

LE LE MONSTRE D'OBSIDIENNE

Seb Le Rêveur



Le Monstre d'Obsidienne

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Sceau de Soufre	4
Chapitre 2 : L'Éveil de la Géométrie	8
Chapitre 3 : Les Chroniques de la Fange	12
Chapitre 4 : Le Seuil des Racines	16
Chapitre 5 : L'Érosion des Sens	20
Chapitre 6 : Le Pacte du Miroir Noir	24
Chapitre 7 : Le Sacrilège de Fer	28
Chapitre 8 : Le Cœur de la Montagne Morte	32
Chapitre 9 : L'Agonie du Cuir	36
Chapitre 10 : Le Cri du Verre Volcanique	40
Chapitre 11 : La Trahison de la Chair	45
Chapitre 12 : Le Rite de la Sublimation	49
Chapitre 13 : L'Absence de Chaleur	53
Chapitre 14 : Le Cataclysme de Suie	58
Chapitre 15 : La Souveraine d'Obsidienne	62

Chapitre 1

Le Sceau de Soufre

Sous les voûtes cyclopéennes d'Aethelgard, là où les racines de la montagne morte s'entrelacent en membres de titans suppliciés, le silence n'est pas une absence de bruit, mais une présence solide, un poids minéral qui écrase les poumons. L'air, saturé d'une humidité sépulcrale, porte les exhalaisons de salpêtre qui fleurissent en croûtes blanchâtres sur les parois de schiste. Ici, le temps ne s'écoule pas ; il s'érode, grain de poussière par grain de poussière, sur les rayonnages vermoulus où s'entassent des millénaires de savoirs interdits, consignés sur des peaux de bêtes mal tannées dont l'odeur de musc et de putréfaction persiste par-delà les âges.

Elara, l'Archiviste, habitait le centre de la cella scriptoria, une alvéole de pierre brute taillée à même le flanc de l'abîme. Son visage d'albâtre veiné d'azur surplombait le pupitre de fer ; les griffes du meuble s'enfonçaient dans la fange, dévorant le sol de la cellule. Elle ne frissonnait pas, bien que le froid de la montagne fût un baiser de glace cherchant à pétrifier le sang dans ses veines. Sa souillure, ce tourment sacré qui bouillonnait dans sa moelle, lui servait de brasier intérieur. Elle acceptait ce prix, car elle exérait la déchéance organique de sa lignée ; elle préférait la fixité éternelle de la roche à la lente putréfaction de la chair.

Devant elle reposait un parchemin d'une nature impie : une peau de cuir tanné, prélevée sur le dos d'une créature abyssale, dont les pores exhalaient encore une amertume de fiel. De sa main droite, ses doigts, stylets d'ivoire, saisirent un scalpel d'obsidienne. La lame, plus noire que la pupille d'un mort, vibra d'une fureur sourde. Elle ne cherchait pas la douleur — scorie triviale de l'humanité — mais l'ouverture, le pont de rubis. Sans un cillement, elle pressa le tranchant volcanique contre sa paume gauche. La peau céda avec un murmure de parchemin déchiré.

Le sang ne jaillit pas ; il s'écoula, lourd, sirupeux, d'un pourpre si sombre qu'il paraissait noir sous la lueur vacillante des bougies. Au contact de l'air saturé de soufre, le fluide vital mutait, se changeant en gemmes sombres et en résine vitreuse avant même de toucher le cuir tanné. C'était une offrande lithique, un pacte de fluide et de pierre.

« Par le sel et la suie, par la racine et la scorie, » murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un râle de pierre broyée, « j'appelle ce qui demeure dans l'angle mort du monde. »

L'ichor sacré suivit des sillons invisibles sur le parchemin, des veines de destin tracées par une volonté transcendante. Le cuir s'anima d'un tressaillement obscène, s'enflant de la vitalité de l'Archiviste. Elara sentit une faiblesse délicate l'envahir, une érosion de son être physique au profit de sa soif de l'abîme. C'est alors que la Montagne Morte répondit.

Un grondement monta des profondeurs, un tumulte tellurique qui fit vibrer les ossatures de fer des rayonnages. La lumière fut dévorée par une faim supérieure, ne laissant que l'éclat résiduel du sang, lueur de vitriol rougeoyant dans les ténèbres. Puis, le Sceau de Soufre se manifesta. Une odeur âcre de roche brûlée et de bitume ancien satura l'air. Dans l'obscurité, une géométrie impossible se dessina : l'Ombre d'Obsidienne. Ce n'était pas une forme organique, mais une architecture de cauchemar faite d'angles aigus et de plans tranchants, s'extrayant du vide comme une cristallisation de la peur pure.

Sa présence faisait gémir la réalité. Les parois de la cellule suintaient désormais un liquide visqueux, un bitume noir répondant à l'appel de l'ombre. Elara ne recula pas. Elle sentit le froid de l'abîme s'insinuer sous sa peau, là où le sang manquait désormais. Sa main gauche commença à se raidir, sa chair virant au gris cendré, prenant la texture rugueuse du basalte.

L'Ombre n'avait pas de bouche pour les mots, mais dans l'esprit d'Elara, une image se fixa : un miroir noir reflétant le gouffre qu'elle portait en elle. L'entité se déploya, ses arêtes de verre volcanique frôlant les joues de l'Archiviste, y laissant des traces de givre noir.

« Tu es venue, scorie primordiale, » souffla Elara, ses lèvres se craquelant comme de l'argile séchée. « Prends ce tribut de fange humaine. Donne-moi la fixité de la montagne. »

Le rituel s'intensifia. Chaque pulsation de l'entité arrachait à Elara une parcelle de sa chaleur vitale. Elle devenait le réceptacle de ce pouvoir lithique, une statue de chair sacrifiée sur l'autel de son propre génie prédateur. Le sol se fissura ; des éclats de pierre s'élevèrent, flottant dans l'aura de l'Ombre. L'Ombre d'Obsidienne se condensa soudain en une singularité de ténèbres absolues avant de se projeter contre le corps d'Elara.

Le choc fut ontologique : l'impact d'une montagne s'effondrant sur elle-même. Elara ne poussa pas un cri. Elle accueillit la puissance tellurique comme une amante glaciale. Le froid fut si intense qu'il en devint brûlant, un vitriol purifiant qui décapait les restes de son humanité. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, ses pupilles étaient envahies par une obscurité minérale. Elle voyait désormais par vibrations, percevant les fondations du monde et les rivières de feu froid coulant sous l'écorce.

Elle regarda sa main gauche. La plaie s'était refermée sous une surface lisse, noire et brillante comme le verre volcanique. Elle ferma le poing ; le bruit fut le cliquetis sec de deux pierres que l'on entrechoque. Elle était devenue le Sceau de Soufre.

Autour d'elle, les Archives avaient changé de nature. Les rayonnages se dressaient comme des falaises de savoir noir dont elle seule possédait la clé de lecture. L'odeur de sang avait disparu, remplacée par la fragrance éternelle et stérile de la pierre profonde. L'Ombre d'Obsidienne n'était plus visible, mais Elara sentait sa présence

tapie dans les recoins de sa propre conscience, un prédateur de verre tapi derrière ses pensées.

Elle se détourna du pupitre de fer, ses pas résonnant sur les dalles de schiste avec une dureté nouvelle. Elle se dirigea vers les profondeurs plus obscures encore, là où les secrets les plus exsangues attendaient d'être exhumés. Le prix de la puissance était l'insensibilité, une dérive vers l'inhumain qu'elle embrassait avec une ferveur de thuriféraire. Elle ne cherchait pas la rédemption ; elle cherchait la pétrification du monde, l'ordre parfait et glacé de l'obsidienne.

Elle n'était plus la gardienne des Archives d'Aethelgard ; elle devenait l'Archive elle-même, vivante, immuable, et d'une cruauté minérale sans limites. Elle s'enfonça dans le labyrinthe, silhouette aux angles trop vifs pour être humaine, tandis que dans les entrailles de la montagne, quelque chose d'immense et d'ancien s'étirait, prêt à briser l'ordre du monde sous le poids de son silence de basalte.

Le froid ne la quittait plus. C'était sa nouvelle nature. Et dans ce froid, elle trouvait enfin la clarté qu'aucune bougie n'aurait pu offrir. La soif de l'abîme commençait à peine à être étanchée. Pour briser le monde, il fallait d'abord devenir aussi dur que lui.

Le silence, désormais, lui appartenait.

Chapitre 2

L'Éveil de la Géométrie

Sous les voûtes d'Aethelgard, là où les racines de la montagne morte s'entrelacent comme les phalanges d'un titan pétrifié, le silence n'était point une absence de bruit, mais une présence carnassière. Elara, l'Archiviste, sentait ce poids lithique peser sur ses épaules frêles, tandis que l'odeur du suif rance se mêlait aux effluves ferreux des parchemins imprégnés de cruor. Chaque inspiration était une inhalation de poussière millénaire et de salpêtre qui irritait sa gorge, rappelant à sa chair sa condition de mortelle au milieu de cette nécropole de savoir.

Elle se tenait devant le Lutrín des Tourments, une structure de fer forgé dont les arêtes étaient émoussées par des siècles de manipulations impies. Sur le cuir tanné d'une bête dont le nom avait été effacé de la mémoire des hommes, les écritures pulsaient d'une lueur sourde. C'était la « souillure du sang », cet héritage atavique brûlant dans ses veines comme un plomb fondu, qui lui permettait de déchiffrer ce que d'autres ne verraient que comme des macules de moisissure. Son tempérament était celui d'une lame affûtée sur la meule de l'abîme ; elle savait que la douleur était le seul langage que cette montagne pût entendre.

Elle saisit un stylet d'obsidienne, une relique dont le tranchant défiait les sens, et incisa la paume de sa main droite. Le sang s'échappa avec une ferveur sacrilège, s'écoulant dans les rainures du lutrin comme si le schiste lui-même avait soif. L'air ambiant commença à se figer. L'humidité se cristallisa en de fines aiguilles de givre noir sur les rayonnages croulants.

C'est alors que l'Ombre d'Obsidienne commença son éveil.

Ce n'était point une silhouette humaine, mais une rupture dans la trame du monde, une abomination de symétries interdites et de verre volcanique. Des angles impossibles s'étirèrent depuis les recoins les plus sombres, déchirant le voile de suie qui flottait entre les colonnes de basalte. Le cliquetis du verre s'entrechoquant résonna comme un glas. L'Ombre se matérialisa, architecture de lames noires dont chaque mouvement sectionnait le silence avec la rigueur d'un scalpel d'exécuteur.

Elara sentit la puissance de l'entité l'assaillir. Ce n'était pas une agression physique, mais une érosion de l'âme, une marée de glace noire cherchant à submerger sa volonté. L'Ombre ne parlait pas avec des mots, mais avec des instincts prédateurs vibrant dans la moelle de l'Archiviste.

— Tu es là, vestige des profondeurs, souffla Elara, ses yeux brillant d'une lueur fiévreuse. Je ne crains point ton tranchant, car je suis déjà brisée.

L'entité s'approcha, sa forme fluctuante comme une onde de choc figée. Une pointe acérée se suspendit à quelques millimètres de sa gorge. Elara ne recula pas. Elle offrit sa vie au baiser du verre, son jeu d'érosion commençant ici, dans cette danse où chaque concession était un pas vers la transcendance minérale. L'entité abaissa lentement une de ses lames vers la main droite d'Elara. Le contact fut un hurlement muet dans son esprit. Ce n'était pas la douleur du feu, mais celle d'un froid si absolu qu'il annihilait toute sensation. Le sang qui s'écoulait de sa paume se figea instantanément en rubis de glace noire.

— Le premier Cercle..., haleta-t-elle, les dents serrées contre l'agonie de la pétrification. Donne-moi... le secret du fondement.

L'Ombre d'Obsidienne s'enroula autour d'elle, cage de verre et d'angles morts. La main droite d'Elara commença sa métamorphose. Sous ses yeux, la peau se tanna, se durcit, prenant le lustre vitreux de la pierre volcanique. Les articulations se soudèrent dans une rigidité invincible. Elle sentait ses nerfs s'éteindre les uns après les autres, sa

chair se transmutant en une substance éternelle, mais dépourvue de vie. Elle ne sentirait plus jamais la tiédeur de la cire ou la souplesse du vélin.

Une vision l'envahit alors, jaillissant de l'entité comme une décharge tellurique. Elle vit les fondations d'Aethelgard, non pas comme des murs, mais comme un réseau de lignes de force, une trame granulaire maintenant le monde au-dessus du chaos. Elle vit le premier Cercle, cette structure primordiale capable de plier la matière au gré du sang versé. C'était une architecture de pouvoir écrite dans la fange et le cristal.

L'Ombre se retira brusquement, laissant Elara chancelante. Sa main droite était désormais une pièce d'orfèvrerie noire aux doigts terminés par des griffes effilées. Elle tenta de les bouger ; le mouvement était lent, accompagné d'un léger crissement minéral. Le secret était gravé dans son esprit, cicatrice de lumière noire. Elle s'approcha d'une porte monumentale en bronze vert-de-grisé, scellée par des verrous de fer que la rouille avait soudés. Elle ne chercha pas de clé. Elle posa sa main de pierre sur le métal froid. Elle en perçut instantanément les failles et les tensions. D'une simple pression, elle projeta la vibration de rupture du Premier Cercle.

Le bronze éclata en mille éclats comme de la porcelaine fine. Elara contempla les débris sans une émotion. Sa main gauche, encore charnelle, tremblait de sueur et de sang, mais sa main droite demeurait immobile, souveraine. La dualité de son être devenait son manifeste : la fragilité poisseuse de l'humain d'un côté, la perfection de l'abîme de l'autre.

Elle s'empara d'une plume d'acier et, de sa main gauche tremblante, commença à consigner les révélations sur un vélin. Chaque mot pesait le poids d'une montagne. Elle n'était plus tout à fait humaine, et cette pensée lui apportait une satisfaction sombre. Dans ce monde de suie, la chaleur était une illusion. Seule la pierre durait. Elle se remit en marche vers les niveaux inférieurs, son pas résonnant avec la cadence d'un métronome de granit. Derrière elle, le lutrin demeurait taché de ce sang qui avait scellé son destin, tandis que les ombres semblaient s'incliner, reconnaissant la

maîtresse naissante de la géométrie du néant.

La poussière continuait de tomber des voûtes, fine et grise comme une neige de cendres. Elara, l'Archiviste, venait de franchir le seuil. Elle était désormais une créature de transition, un être dont la soif ne serait étanchée que par l'effondrement définitif de la montagne morte au-dessus de sa tête. Ce qui est de chair doit pourrir ; ce qui est de pierre doit régner. L'obscurité l'enveloppa, plus dense, alors qu'elle s'enfonçait dans les entrailles de la terre, là où le verre volcanique et le silence ne connaissent point de rémission.

Chapitre 3

Les Chroniques de la Fange

Sous l'étreinte d'Aethelgard, là où la racine de la montagne morte s'enfonce comme une échine brisée dans le flanc du monde, le silence n'était point une absence de bruit, mais une présence compacte, une créature de calcaire et de suie pesant sur les épaules de l'Archiviste. Elara, silhouette exsangue émergeant des limbes de la bourbe, se tenait devant le lutrin de fer noir. Ses doigts effilés frôlaient les tranches de cuir tanné avec une dévotion qui frisait le sacrilège. L'air s'épaississait d'une humidité sépulcrale où fermentait le relent du suif. Agonisantes sous les souffles venus des abysses, les bougies jetaient des ombres démesurées contre les parois, là où le salpêtre fleurissait en d'infectes corolles blanches.

Ici, le temps n'était plus qu'une sédimentation de poussière. Elara posa sa paume sur le volume intitulé *Les Chroniques de la Fange*. La reliure, faite d'une peau dont la texture rappelait le grain d'une chair humaine pétrifiée, dégageait un froid tellurique cherchant à pomper la chaleur de son sang. Elle ne frissonna pas. Le frisson était un luxe de vivant, et Elara, habitée par la souillure ancestrale qui brûlait dans ses veines comme un acide sacré, avait depuis longtemps renoncé aux fragilités de la chair commune. Elle ouvrit l'ouvrage. Un craquement sec retentit dans la nef de pierre, semblable à l'os que l'on brise pour en extraire la moelle. Les pages n'étaient point de papier, mais de fines lamelles de schiste et de parchemin vellum, saturées d'une encre faite d'ichor et de poussière de jais.

Ses yeux, habitués à l'obscurité plus qu'à la clarté du jour, parcoururent les glyphes archaïques. Elle cherchait le nœud gordien de sa propre damnation. La souillure qui, par intervalles réguliers, faisait battre ses tempes n'était pas une maladie, mais un héritage, une sédimentation de puissance réclamant son dû.

« Au commencement était la Pierre, et la Pierre se fit Chair pour que la Chair redevienne Pierre », lut-elle à voix basse, sa voix n'étant qu'un murmure de sable sur du verre.

Les mots commençaient à s'animer. Elle déchiffrait les rituels d'érosion, les pactes scellés par des ancêtres dont les noms avaient été effacés des chroniques de la lumière. Ils aspiraient à la pérennité du minéral. Soudain, une douleur fulgurante lui transperça le flanc. Ce n'était pas une déchirure physique, mais une mutation métaphysique. Son sang, cette liqueur corrompue qu'elle portait comme un fardeau divin, se mit à bouillir. Sur le vellum, elle vit des schémas anatomiques aux angles impossibles, dessinés dans la texture même de la réalité.

Sa souillure était une serrure de chair conçue pour accueillir l'Hôte. L'Ombre d'Obsidienne, cette abomination géométrique qui hantait ses rêves, n'était pas un parasite extérieur, mais sa destination finale.

— Ainsi, murmura-t-elle, ses doigts se crispant sur le schiste jusqu'à ce que ses ongles saignent, je suis le creuset. Je ne suis pas la victime de ce mal, je suis sa forge.

La peur tenta de s'insinuer dans son esprit, mais la souillure réagit par une fureur prédatrice, tranchante comme un éclat de verre volcanique. Elle désirait cette métamorphose. Elle voulait sentir sa peau se changer en une armure impénétrable, son cœur devenir une géode de puissance brute. La lumière des bougies s'éteignit, laissant Elara dans un noir si dense qu'il semblait avoir un poids. Mais elle ne fut pas aveugle. Dans l'obscurité, elle commença à percevoir les structures orogéniques du monde. Les murs de la montagne n'étaient plus de la pierre, mais des veines de puissance figées.

Une présence s'éleva derrière elle, un rayonnement de givre noir. L'Ombre d'Obsidienne était là, non comme une créature de chair, mais comme une distorsion

de l'espace. Elara ferma les yeux, savourant la terreur instinctive de sa part humaine pour la transformer en une exultation lithique. Elle sentit le regard de l'entité — un poids pesant sur chaque atome de son être — se poser sur sa nuque.

— Mon sang ne t'appartient pas, répondit Elara à la vibration du vide, avec une arrogance qui fit tressaillir l'abîme. Mon sang est le pont. Je ne suis pas ton esclave, je suis ton avènement. Et tu es mon instrument.

Un rire silencieux, comme le froissement de plaques tectoniques, résonna dans les profondeurs. L'entité s'approcha. Là où l'ombre touchait sa robe de bure, le tissu s'effritait en une poussière de diamant noir. Elara sentit sa chair picoter. Sur ses phalanges, la peau se craquelait, révélant une surface lisse, sombre et réfléchissante. Le jais gagnait du terrain.

Elle se remit à lire, ignorant la présence qui l'enveloppait. Elle découvrit le Septième Rite. Une illustration gravée à la pointe de diamant montrait une femme, le corps à moitié changé en pierre de lune, tenant le cœur battant d'un monde. *« Pour briser l'ordre, la clef doit être fondue dans le sang du porteur et la patience de la montagne. »*

Elara comprit que son destin était de devenir le catalyseur d'un cataclysme. Elle était la faille par laquelle la fange des profondeurs allait remonter pour engloutir la lumière hypocrite de la surface. Elle saisit un stylet d'os et incisa sa paume. Le sang qui en coula était un pourpre visqueux, saturé de paillettes de roche. Le papier but le liquide avec un sifflement de soif étanchée.

— Je sens ton ambition, Elara, susurra l'entité, sa voix émanant désormais de la propre gorge de l'Archiviste.

— Elle est ce que je suis, répondit-elle alors que sa vision se troublait en fractales de ténèbres. Je ne suis plus l'Archiviste qui classe les ombres. Je suis l'ombre qui dévore

les archives.

La transformation s'accéléra. Les particules minérales s'agglutinaient dans ses veines, créant une structure cristalline interne qui renforçait son squelette en figeant ses muscles. La douleur était une symphonie de craquements qu'elle accueillait comme une amante. Elle perdrait la tiédeur d'un foyer et la douceur d'une main humaine pour devenir une statue pensante, une puissance tellurique enfermée dans une gangue de beauté pétrifiée. Mais le confort n'était qu'un blasphème.

Elle leva les yeux vers les voûtes cyclopéennes. Elle tourna la page, s'enfonçant plus avant dans les chroniques de sa propre destruction. Le chapitre de sa fragilité se refermait. Celui de sa fureur minérale s'ouvrait, écrit en lettres de sang et d'obsidienne sur les parois de son âme dévastée. Dans la pénombre d'Aethelgard, une prédatrice était née. Le silence revint, plus lourd, saturé de l'odeur ferreuse d'un destin sans pitié. La fange l'avait enfantée, la pierre la couronnerait. Elle se leva, ses mouvements ayant perdu toute fluidité humaine pour adopter la précision implacable d'un automate de roche. Le jeu d'érosion venait de franchir un seuil irréversible. L'Ombre et l'Archiviste ne faisaient plus qu'un dans la poursuite du grand œuvre de destruction.

Chapitre 4

Le Seuil des Racines

L'obscurité, dans les tréfonds d'Aethelgard, n'était pas une simple absence de clarté ; elle était une matière pesante, un empyreume de suie et de roche morte qui s'insinuait dans les poumons comme une poussière de plomb. Elara s'enfonçait plus avant dans les viscères du monde, là où les racines de la montagne ne sont plus que des griffes pétrifiées cherchant à enserrer le vide. Ses bottes de cuir bouilli écrasaient une fange épaisse, mélange de poussière de parchemin séculaire et d'une humidité saumâtre qui suintait des voûtes cyclopéennes. Ici, au Seuil des Racines, l'air possédait une texture granuleuse. Des efflorescences nitreuses, telle une lèpre murale, recouvraient les parois de concrétions amères que la lueur vacillante de sa chandelle de suif peinait à percer. La flamme, chétive et rance, dansait une gigue de suppliciée, projetant sur les rayonnages de schiste des ombres qui semblaient s'étirer pour la saisir. Ces structures ne portaient plus de livres, mais des amas de peaux tannées, durcies par le froid et le temps, dont les écritures s'étaient effacées sous l'assaut des siècles pour ne laisser que le relief de scarifications indéchiffrables.

Le silence n'était interrompu que par le martellement sourd de son propre cœur et le bruissement de sa robe de bure contre les anfractuosités du roc. Mais sous ce silence, Elara percevait un murmure tellurique, une vibration qui remontait de la semelle de ses pieds jusqu'à la base de son crâne. C'était l'appel de l'Abîme, cette soif irrésistible qui dévorait ses entrailles plus sûrement que la souillure qui corrompait son sang. Elle s'arrêta devant une arche de basalte dont les montants étaient sculptés en formes de vertèbres géantes. L'odeur changea brusquement. À la moiteur ferreuse succéda un parfum de bois calciné et de chair froide. Les Spectres de Suie. Elle sentit leur présence avant de les voir. Ils n'étaient pas des âmes, mais des scories de volontés brisées, des résidus condamnés à protéger les secrets que la lumière ne

saurait tolérer.

Soudain, le premier d'entre eux se détacha de l'obscurité. Ce n'était qu'une silhouette évidée, un lambeau de ténèbres plus dense que la nuit environnante, dont les contours s'effilocheaient comme une fumée dans un courant d'air. Elara ne recula pas. Un frisson, qui n'avait rien de la peur mais tout du sacré, parcourut son échine. Elle écarta les pans de sa lourde cape de voyage, révélant son bras droit. Là où aurait dû se trouver l'épiderme diaphane et les veines bleutées d'une femme, s'étendait une abomination de jais de roche. Son bras, du coude jusqu'aux pointes de ses doigts effilés, était devenu une excroissance d'onyxine pure. La pierre était d'un noir si absolu qu'elle semblait absorber la faible lueur de la bougie. Les facettes de ce verre volcanique étaient tranchantes comme des rasoirs, polies par une érosion invisible, et parcourues de veines de feu sombre. C'était son fardeau et sa couronne. Son humanité s'effritait, parcelle après parcelle, troquée contre cette puissance lithique qui faisait d'elle une créature de seuil.

Le Spectre de Suie se jeta sur elle avec une célérité tectonique. Elara ne poussa pas un cri. Elle fit pivoter son corps avec une grâce hiératique, celle d'une idole de pierre mise en mouvement par un rite occulte. Son bras d'onyx fendit l'air rassis. Le tranchant de l'abîme solidifié rencontra la substance éthérée du spectre. Il n'y eut pas de choc métallique, seulement un déchirement sec, le son d'un parchemin millénaire que l'on broie. Le spectre s'effondra en une pluie de cendres fines. D'autres formes s'extirpèrent alors des interstices de la roche. Une légion de poussière animée par une haine ancestrale l'encercla, leurs mouvements saccadés imitant une danse macabre. Elara ferma les yeux un instant, se connectant à la pulsation lente du quartz et du granite. Son tourment sacré s'exacerba, une douleur exquise qui lui donnait une lucidité terrifiante.

— Proscrit soit le souffle, que seule demeure la pierre, murmura-t-elle, sa voix résonnant comme un glas dans la crypte.

Elle s'élança au cœur de la mêlée. Elle s'abreuvait de la violence. À chaque ennemi terrassé, elle sentait une onde de force remonter le long de son bras minéral, s'ancrant un peu plus profondément dans son épaule gauche, encore labile et vulnérable, pour la transformer en stèle. La sensation de sa peau devenant rocailleuse, perdant sa souplesse pour acquérir la dureté éternelle du diamant noir, était une extase qu'aucun plaisir charnel ne pouvait égaler. C'était le jeu d'érosion dont elle était à la fois la proie et l'architecte. Un spectre plus massif, drapé dans des haillons d'ombre, surgit et brandit une lame faite de givre. Le choc entre l'onychine et l'épée spectrale fit trembler les fondations du labyrinthe. Elara utilisa la douleur comme un levier. Elle agrippa la lame de son adversaire de sa main de pierre, sentant le givre crépiter inutilement contre sa structure moléculaire, avant de broyer le noyau de l'entité.

Le silence reprit ses droits, plus lourd qu'auparavant. L'odeur du sel des profondeurs était désormais mêlée à celle de la calcination. Elara ne regarda pas en arrière. Sa vision s'était adaptée ; elle voyait désormais le monde par les vibrations des minéraux, par les courants de force qui irriguaient la montagne morte. Elle arriva au bord d'un gouffre dont on ne voyait pas le fond, là où la fange laissait place au mercure noir. Une silhouette colossale, faite de plans tranchants et d'angles impossibles, se dressa devant un bassin de nielle visqueuse. L'Ombre d'Obsidienne.

— La chair te quitte, Archiviste, gronda l'entité avec le bruit d'un éboulement lointain. Sens-tu le froid qui demande à t'embrasser ?

Elara s'avança jusqu'au bord du bassin. Elle n'y vit plus le reflet d'une femme, mais celui d'une sainte de la pierre.

— La chaleur était une prison, répondit-elle, sa voix n'étant plus qu'un froissement de schiste.

Elle plongea son membre de pierre dans le liquide mercuriel. La réaction fut une fulgurance de puissance primordiale. Sa peau se craquela, révélant sous l'épiderme

une structure de verre noir qui se solidifiait à une vitesse terrifiante. Elle vit ses souvenirs — le soleil, les visages aimés — se consumer comme des parchemins jetés au feu. Elle ne les regretta pas. Elle les remplaça par la sagesse des sédiments et la certitude des abîmes. Lorsqu'elle se redressa, elle n'était plus Elara l'Archiviste, cette frêle gardienne de secrets poussiéreux. Elle était le Monstre d'Obsidienne, la pierre angulaire d'un monde débarrassé de la faiblesse organique. Elle commença sa remontée vers la surface, chaque pas ébranlant les fondations d'Aethelgard. Elle était la fille de la montagne morte, magnifique et terrifiante, et son règne ne faisait que commencer avec l'extinction du dernier soleil.

Chapitre 5

L'Érosion des Sens

Sous les voûtes cyclopéennes d'Aethelgard, là où les racines de la montagne morte s'entrelacent en un nœud d'agonie minérale, le silence n'était point une absence de bruit, mais une présence pesante, une chape de plomb étouffant les derniers râles de l'air. Elara, l'Archiviste au sang corrompu, se tenait au centre de la Salle des Sédiments. Les parois, lépreuses, suintaient un salpêtre blanchâtre qui, sous la lueur vacillante des bougies de suif rance, dessinait des spectres de givre sur le schiste noir. L'odeur était celle du temps qui pourrit : un mélange âcre de parchemin moisi, de cuir de bête tannée et de ce relent ferreux, insistant, qui sourdait de ses propres veines.

Elle posa ses doigts effilés, dont les extrémités prenaient déjà l'éclat sombre du jais, sur un lutrin de fer forgé par des mains depuis longtemps retournées à la poussière. Devant elle, un grimoire relié en peau de fœtus de saurien bâillait, révélant des onciales tracées à l'athanor. C'était le rituel de l'Érosion des Sens, une liturgie proscrite dont chaque syllabe écorchait le palais. Elara ne tremblait pas. Le tourment sacré qui l'habitait, cette souillure ancestrale pulsant dans son cou comme un second cœur, exigeait son tribut. Sa soif de l'abîme était devenue une nécessité lithique, une faim de pierre dévorant ses entrailles de chair.

— Vient le temps du grand troc, murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un froissement de soie sur du grès. Que le calice de ma chaleur soit renversé, afin que mes yeux percent le voile de la fange.

Elle saisit un stylet de silex au tranchant capable de scinder l'âme d'un saint. Sans un cillement, elle incisa sa paume gauche. Le cruor refusa la fluidité habituelle du vivant ; il sourdit en filaments de poix, lourd et sombre comme de la lie de vin, avant de

frapper le dallage avec le son mat d'une pièce d'or tombant dans la boue. Aussitôt, l'ombre au fond de la salle s'anima. Ce n'était point une silhouette humaine, mais une aberration d'angles impossibles, une hérésie de plans et de facettes faite d'une matière plus noire que le vide entre les étoiles. Cette entité glissa sur le sol, ignorant les lois de la pesanteur, sa présence faisant chuter la température jusqu'à ce que le souffle d'Elara se cristallisât en une buée de givre.

L'entité s'arrêta à quelques pouces d'elle. Elle n'avait pas de visage, seulement des surfaces polies où se reflétait la détresse splendide de l'Archiviste. Elara offrit sa main sanglante à l'obscurité. Le contact ne fut point une douleur ordinaire, mais une morsure de glace absolue qui figea le flux de sa vie. Elle sentit ses artères se tapisser de givre noir tandis que la tiédeur de son corps était aspirée, bue par l'entité avec une avacité minérale. À cet instant, un souvenir s'effaça : le goût d'un vin partagé sous un soleil d'été, une sensation de chaleur sur sa peau qu'elle ne comprendrait plus jamais. L'humanité l'abandonnait par lambeaux.

Ses orbites, autrefois d'un gris d'orage, devinrent deux agates opaques. Une douleur fulgurante, semblable à mille aiguilles de verre, lui ravit la vue charnelle pour lui offrir la vision des profondeurs. Le noir ne fut plus noir. Il devint une architecture de courants chromatiques, une trame de veines d'énergie irriguant la carcasse de la montagne. Elle vit les artères de quartz pulser d'une lueur bleutée sous les dalles et les gisements de fer sourdre comme des fleuves de pourpre sombre à travers les parois.

Elle se releva, ses articulations craquant avec le son de la pierre que l'on taille. Sa peau, là où le sang avait coulé, était devenue d'un noir vitreux. La morsure du givre n'était plus une agression, mais une reconnaissance ; elle en était désormais l'épicentre. Elle s'enfonça davantage dans les méandres des Archives, dépassant les salles où les bougies de suif agonisaient. Pour elle, le monde était une symphonie de transparences. Elle lisait les textes anciens par l'empreinte chimique que le scribe avait laissée sur le derme des millénaires plus tôt.

Ils arrivèrent devant une porte de fer noir, scellée par des sceaux de plomb. Pour tout autre, c'eût été un obstacle infranchissable. Pour Elara, ce n'était qu'une irrégularité dans le flux. Elle posa ses doigts, désormais tranchants comme des éclats volcaniques, sur le métal. Elle chercha la fatigue moléculaire du fer, le point où la structure désirait retourner à la poussière. Sous son toucher, le métal massif s'effondra en une pluie de paillettes roussâtres.

Derrière la porte s'ouvrait la Nef des Suppliques Oubliées. L'Ombre d'Obsidienne se posta au centre, sa forme s'étirant jusqu'à toucher la voûte. Elara s'allongea sur l'autel de basalte. Le troc n'était pas achevé.

— Prends ma voix, offrit-elle intérieurement, car ses cordes vocales se raidissaient comme du bronze. Donne-moi le silence de l'abîme.

L'entité pressa son visage de néant contre celui de l'archiviste. Un baiser de verre. Elara sentit une calcination froide dans sa gorge. Ses poumons se pétrifiaient. Elle ne pouvait plus crier, car son cri était désormais de pierre. Elle devint le témoin de l'éternité minérale. Sous sa peau qui craquelait, l'antracite luisait, impitoyable.

Le premier battement de ce cœur de basalte ne fut point un son, mais une onde de choc tellurique. Soudain, une vibration discordante perturba sa perception. Des pas lourds, chaussés de fer, frappaient le sol dans les niveaux supérieurs. Des microbes de feu s'agitaient dans son royaume. Une rage de schiste monta en elle. Elle les vit à travers les strates : six gardiens armés de masses et de flambeaux.

Lorsqu'ils virent la silhouette d'Elara, ils s'immobilisèrent. Elle était une apparition de verre noir surgie du cœur de la fournaise primitive.

— Elara ? balbutia le chef. Qu'est-ce que tu es devenue ?

Elle ne répondit pas. Elle leva son bras d'agate sombre. D'un mouvement brusque, elle frappa le sol. Une onde de choc fit éclater les dalles. Les gardiens perdirent l'équilibre. Le feu des lanternes se répandit, mais Elara s'avança au milieu des

flammes sans les sentir. Elles léchaient ses jambes sans laisser de trace. Elle saisit le premier garde par le cou. Le craquement des vertèbres résonna comme un écho dans une grotte. Elle ne sentit pas le sang chaud ; elle ne voyait que la couleur de la vie qui s'éteignait, remplacée par la grisaille de l'inerte.

L'Ombre d'Obsidienne se jeta sur les autres, les démantelant avec une précision d'orfèvre fou. Elara éprouvait une jouissance minérale à voir l'entropie humaine se soumettre. Le dernier veilleur s'effondra à genoux.

— Pitié...

Elara posa sa main sur le front de l'homme. La pitié était une scorie de la chair. Elle ferma le poing. Un craquement sourd résonna. L'homme se figea, ses yeux se retournant tandis que le fluide vital se transformait en une mélasse de bitume. Il devint une gargouille de chair pétrifiée, vouée à soutenir pour les siècles à venir le poids des rayonnages.

Elara se tourna vers les profondeurs, là où les escaliers s'enfonçaient vers le noyau de la montagne. Elle s'arrêta devant le Grand Codex de Sang. Jadis, elle aurait eu besoin de lampes. Aujourd'hui, elle se contenta de fixer le cuir craquelé qui s'illumina de secrets de géomancie interdite. Elle s'empara du tome, dont le poids lui parut insignifiant.

— Le temps de la fange est révolu, dit-elle à l'Ombre. Nous allons faire de la lumière une insulte.

Elle s'enfonça dans les ténèbres, voyant tout, ne ressentant rien, sinon la puissance absolue de la terre. Le jeu d'érosion était terminé. La pierre avait gagné. Elle était enfin le néant, immuable et souveraine.

Chapitre 6

Le Pacte du Miroir Noir

Au tréfonds de l'ossuaire scriptural qu'était devenu le Sanctum des Racines, l'air s'était mué en un linceul de miasmes, un mélange de poussière de cuir séculaire et de vapeurs de suif rance qui s'agrippait à la gorge comme une serre de basalte. Elara, l'Archiviste, se tenait au centre de la rotonde exiguë, là où les parois de granit suintaient un fiel minéral que les anciens nommaient la « sueur des morts ». Ses doigts, effilés et tachés d'une encre qui semblait s'insinuer sous ses ongles comme une gangrène consentie, parcouraient la surface rugueuse d'un pupitre de fer forgé.

La lueur des braseros vacillait, projetant des ombres saccadées sur les rayonnages où s'entassaient des peaux de bêtes tannées avec une brutalité archaïque. C'était un lieu de silence lourd, un silence qui n'était plus une absence, mais une présence, une menace tapie dans les replis du temps. Ici, la lumière n'était qu'une intrusion sacrilège, un faible rappel de l'astre solaire que la montagne avait englouti il y a des millénaires. Elara frissonna, non de froid — car sa vie s'embourbait déjà dans l'onix de ses veines — mais d'une anticipation dévorante. Elle sentait dans ses moelles l'appel de l'Abîme, cette soif qui la poussait à transcender la fange humaine pour atteindre la pureté immuable du minéral. Devant elle, le Miroir Noir, une plaque d'obsidienne fixée dans une armature de bronze rongée par le vert-de-gris, attendait son offrande.

— Viens, murmura-t-elle, et sa voix portait désormais le grain de la pierre que l'on broie. Viens réclamer ce qui n'a plus de place dans ce temple de cendres.

L'Ombre d'Obsidienne ne se manifesta pas par un mouvement, mais par une altération de la symétrie monstrueuse de la pièce. Les angles du mur semblèrent

s'aiguiser, les perspectives se tordre selon les lignes brisées de l'abîme. Soudain, la silhouette de l'entité se détacha du miroir, non comme un reflet, mais comme une déchirure dans la trame de l'existence. C'était une abomination de facettes tranchantes, une puissance tellurique dont chaque mouvement produisait le son du verre que l'on brise. L'Ombre n'avait pas de visage, seulement un vide étincelant, une absence de lumière si profonde qu'elle en devenait une substance. Le froid qu'elle dégageait était une morsure arctique, une négation de toute chaleur vitale qui suspendait l'agitation intime de la matière. Elle ne parlait pas avec des mots, mais par des impulsions instinctives qui résonnaient dans le crâne d'Elara comme des coups de maillet sur une enclume. Elle exigeait le tribut. Elle voulait la mémoire.

Elara ferma les yeux. Elle plongea dans les tréfonds de sa conscience, là où subsistaient encore des fragments d'un passé dont elle n'avait plus que faire. Elle visualisa le visage de sa mère, un souvenir baigné d'une clarté dorée, une vision de champs de blé ondulant sous un vent tiède. C'était une image d'une douceur insupportable, un blasphème dans cette crypte de suie. Elle sentit l'Ombre d'Obsidienne étendre ses vrilles de ténèbres vers son esprit. Le contact fut un déchirement. L'entité ne goûtait pas le souvenir, elle le dévorait, le broyait entre ses mâchoires de vide. Elara vit le visage de sa mère s'effriter comme du parchemin jeté au feu. Le rire de son frère s'éteignit, remplacé par un sifflement de vapeur. La chaleur du soleil fut arrachée, couche par couche, laissant place à une sensation de vacuité glaciale.

C'était une érosion sacrilège. Chaque fragment de son humanité disparue était remplacé par une certitude lithique. Elle offrit tout : le goût du premier fruit, la sensation de l'herbe fraîche, la peur de l'orage. Elle laissa l'Ombre vider les chambres de son cœur pour n'y laisser que des voûtes de pierre froide.

— Prends tout, haleta-t-elle, alors que des larmes de sang, lourdes et visqueuses, perlaient à ses paupières. Deviens mienne comme je deviens tienne.

L'Ombre poussa un rugissement silencieux, une vibration tellurique qui fit trembler les fondations de la montagne. Elle se jeta sur l'ombre portée d'Elara. Les deux ténèbres fusionnèrent. L'ombre de l'Archiviste changea de forme, perdant ses contours humains pour adopter les angles acérés de l'entité. À cet instant, Elara ressentit une mutation viscérale. Sa propre chair commença à se pétrifier. La peau ne devint pas grise comme la pierre ordinaire, mais noire et luisante comme le verre volcanique. Ses veines semblaient désormais charrier une lave refroidie, un fluide sombre et dense qui ne connaissait plus la fatigue.

Le pacte était scellé. Elara ouvrit les yeux, et ses iris n'étaient plus que des éclats d'obsidienne, dépourvus de toute compassion, mais habités par une acuité nouvelle. Elle n'était plus la fille d'une lignée d'hommes, mais le premier maillon d'une race de pierre. Elle se tourna vers les rayonnages, ses nouveaux sens captant les murmures des anciens parchemins comme des sources d'énergie. Elle fit un pas en avant, et le bruit de ses bottes n'était plus le choc du cuir, mais le claquement sec de la pierre contre la pierre.

Elle s'enfonça plus avant dans le labyrinthe, vers la Chambre des Exhalaisons, là où les parois suintaient un salpêtre si épais qu'il semblait que la montagne elle-même pleurait du givre salé. Au centre, un lutrin monolithique de basalte brut attendait. Elle y posa sa main d'obsidienne. Sous ses doigts, la peau morte du Codex des Éons sembla frémir. Elle commença à lire avec son sang. Les runes onciales, tracées avec un mélange de suie et de fiel, s'animèrent. Chaque secret percé renforçait la croûte minérale qui s'emparait de son corps. Elle se voyait déjà, au bout de sa quête, une idole de verre noir régner sur un cimetière de savoirs.

Une dernière image de son enfance tenta de refaire surface : le goût d'une miche de pain chaud. Elle contracta ses muscles pétrifiés, écrasant ce souvenir comme on broie un insecte. L'image s'éteignit, remplacée par la vision magnifique des profondeurs d'Aethelgard, ce labyrinthe de racines de pierre où elle était désormais la seule maîtresse légitime. Le règne de la pierre venait d'ouvrir son premier chapitre.

Elle parvint enfin au bord d'une mer de mercure liquide, un lac souterrain dont les vapeurs auraient foudroyé n'importe quel être de chair. Elara s'y contempla. Le reflet qui lui fut rendu n'était plus celui d'une femme, mais d'une architecture de nuit, une effigie de symétrie sacrée dont les yeux brûlaient d'un feu froid. Elle sourit, et le mouvement fit craquer la pierre de ses joues avec un son de jade brisé. Elle fit un pas sur l'argent liquide. La surface ne rompit pas. La densité de sa volonté était devenue telle que la physique elle-même s'inclinait. Elle marcha sur le métal mouvant, laissant derrière elle une traînée de givre noir, tandis que l'Ombre, désormais logée au plus profond de sa moelle vitrifiée, exultait.

L'équilibre était rompu. La reine de pierre marchait vers son trône, et rien, ni dieu ni homme, ne pourrait plus entraver sa progression vers l'invincibilité glaciale de l'abîme. Le silence d'Aethelgard n'était plus une menace, c'était son hymne. Et dans les profondeurs, les racines de la montagne frémirent, reconnaissant enfin la souveraine dont le cœur n'était plus qu'un fragment d'obsidienne, froid, tranchant et absolument souverain.

Chapitre 7

Le Sacrilège de Fer

Sous les voûtes cyclopéennes d'Aethelgard, là où la pierre dévorée par les siècles ne semblait plus être du granit mais l'ossature d'un dieu supplicié, le silence pesait d'un poids physique. C'était une chape de plomb et de suie étouffant jusqu'au crépitement des rares mèches de suif rance flottant dans des calices de fer. L'air, saturé d'une humidité fétide, portait en lui le goût de la terre froide et la morsure acide du salpêtre qui fleurissait en croûtes blanchâtres sur les parois, tels les stigmates d'une lèpre minérale.

Elara se tenait immobile au sommet de l'escalier hélicoïdal dont les marches de schiste étaient polies par des éons de solitude. Sa silhouette, drapée dans des étoffes pétrifiées par la poussière, se confondait avec l'obscurité. Dans ses veines, le tourment sacré — cette souillure héritée d'une lignée de rois-sorciers oubliés — battait un rythme lourd, une percussion sourde répondant aux pulsations telluriques de la montagne. Sa peau frissonnait d'une impatience carnassière.

En bas, dans le narthex des Archives, là où les rayonnages de cuir tanné s'élevaient comme des falaises de savoir interdit, des lueurs sacrilèges dansèrent. Une délégation de prêtres du Culte Solaire, vêtus d'orfrois lourds et de chapes empesées d'or, pénétrait dans le sanctuaire. Ils portaient avec eux l'odeur insupportable de l'encens de myrrhe, fragrance vaine tentant de masquer la fange humaine qu'ils traînaient dans leur sillage.

— Par le fer et par le feu, nous venons purger cette plaie ! proclama le Grand Hiérophante, dont la voix résonna contre les voûtes avec l'arrogance d'un orage d'été. Que les ombres reculent devant la Loi !

Elara laissa échapper un souffle qui ne fut qu'un murmure de verre brisé. Ses doigts, dont les extrémités commençaient à prendre la teinte bleutée du basalte, caressèrent le rebord de la balustrade. Ils venaient avec leurs oukases et leurs exorcismes, ignorant qu'ils marchaient sur la peau d'une entité dont le moindre tressaillement pouvait réduire leurs citadelles en poussière. Sa soif de l'abîme se manifesta alors, une brûlure froide au creux de l'estomac.

— La Loi n'a pas de prise sur ce qui a cessé de respirer bien avant que vos dieux ne soient engendrés par la peur, murmura-t-elle.

Les prêtres s'immobilisèrent, leurs lanternes d'argent vacillant. Leurs visages, bouffis de certitudes, se levèrent vers les ténèbres. Elara descendit. Son pas ne produisit aucun son, comme si la pierre absorbait l'impact. Alors, l'Ombre d'Obsidienne se déplia depuis sa propre silhouette, une géométrie d'un noir absolu, faite de plans tranchants et de vecteurs d'effroi.

Le premier prêtre, un thuriféraire balançant un encensoir de bronze, n'eut pas le temps de crier. L'Ombre s'étira, une lame d'obscurité solide tranchant l'air avec un sifflement de givre. La gorge de l'homme s'ouvrit, nette. Le cruor ne gicla pas ; il sembla aspiré par la noirceur de l'entité, un rubis liquide disparaissant dans un gouffre d'ébène.

Les autres prêtres dégainèrent des dagues de fer froid gravées de runes. Ils se serrèrent en un cercle dérisoire au milieu des rayonnages croulants. Le Grand Hiérophante leva un crucifix massif dont le métal luisait d'une lueur dorée.

— Arrière, abomination !

Elara rit, un son rappelant le glissement des plaques tectoniques. Elle sauta de la mezzanine, une chute de dix coudées qu'elle reçut avec la souplesse d'un prédateur de roche. À son impact, le sol se fendit, libérant des effluves de bitume. Ce ne fut pas un

combat, mais un massacre liturgique. Elle se mouvait avec une lenteur calculée. Lorsqu'elle frappa le second prêtre, sa main traversa l'armure de cuir et la poitrine de l'homme comme de la boue séchée. Elle sentit le cœur palpiter contre ses phalanges avant de le broyer. Autour d'elle, l'Ombre était un ouragan de rasoirs, démembrant avec une précision mathématique. Des bras, serrés sur des reliquaires, volèrent dans l'air saturé de suie.

Elara saisit le Hiérophante par la gorge. Elle plongea ses yeux dans les siens, y lisant la terreur pure, cette lumière fuyante qui précède l'extinction. Elle l'entraîna vers le centre de la salle, là où une dalle massive recouvrait le puits des racines.

— La montagne a faim, murmura-t-elle. Elle n'accepte que le tribut de la vie.

Elle trancha les veines de l'homme avec l'ongle de son pouce, devenu une lame de verre volcanique. Le sang jaillit, baptisant les parchemins anciens. À cet instant, la métamorphose franchit un nouveau palier. Elle sentit son torse se rigidifier. Sous sa poitrine, son cœur ne battait plus comme celui d'un oiseau, mais comme une pulsation de magma lent. Sa peau n'était plus blanche ; elle devenait un noir translucide, reflétant la lueur mourante des lanternes.

Elle s'enfonça plus avant dans les Archives, là où les voûtes s'abaissaient vers le Sanctum de la Racine Mère. L'air y était saturé de vapeurs de suif rance et de poussière de diamant. Elle atteignit le puits de basalte crachant une fumée grisâtre. C'était la Gueule de la Montagne. Elara plongea ses mains dans un bassin rempli d'Huile des Anciens. Le liquide s'engouffra sous ses ongles de verre. La douleur fut une congélation instantanée. Ses os se cristallisèrent, se brisant intérieurement pour se reformer en structures hexagonales.

— Prends tout, gémit-elle. Fais de moi la stèle sur laquelle s'écrira la fin de ce monde.

L'Ombre posa ses mains tranchantes sur les épaules d'Elara. À ce contact, la peau de

l'Archiviste se fendit, libérant une poussière de mica étincelante. Elle ne respirait plus ; elle absorbait l'essence minérale de la crypte. Elle se redressa, abandonnant le cadavre exsangue du prêtre. Elle n'avait plus besoin de lumière. Ses yeux, désormais deux gemmes d'un noir brillant, percevaient les courants d'énergie circulant dans la pierre.

Un grondement sourd monta des entrailles d'Aethelgard. Ce n'était point un séisme, mais un soupir de satisfaction. Une force brute, tellurique, remonta par ses pieds, fusionnant ses membres avec le schiste primordial. Elara n'était plus une femme ; elle était la Lithophage, celle qui dévorait le temps pour forger un ordre de basalte.

— Le nettoyage est achevé, déclara-t-elle, et ses mots firent tomber une pluie de poussière des voûtes. Les Archives resteront inviolées.

Elle s'installa sur son trône de débris, immobile, monument de haine et de savoir dressé contre le ciel de suie. Le silence revint, vibrant d'une menace latente. Dans l'obscurité, seule brillait la surface polie de son corps vitrifié. Le Sacrilège de Fer était consommé. Le règne de l'obsidienne pouvait commencer. Elle n'était plus une archiviste ; elle était l'archive elle-même, une chronique de pierre gravée pour l'éternité dans les racines du monde.

Chapitre 8

Le Cœur de la Montagne Morte

Le silence d'Aethelgard n'était point une absence de bruit, mais une présence compacte, une chape de plomb pesant sur les tympanes avec la régularité d'un flux marémoteur. Elara s'enfonçait dans les entrailles de la montagne morte, là où les racines de la terre ne sont plus que des tendons de schiste calciné. Ses doigts, effilés comme des poinçons de scribe, effleuraient les parois suintantes de salpêtre. Chaque contact lui arrachait un tressaillement de dégoût sacré ; le froid minéral s'insinuait sous ses ongles, là où la fange des siècles s'était accumulée. Elle ne portait pour toute lumière qu'un godet de fer où agonisait une mèche de suif rance, dont la lueur vacillante découpait sur les voûtes des ombres grotesques, pareilles à des bêtes tapies dans l'attente d'un sacrilège.

L'Archiviste sentait, au plus profond de son être, la souillure de son sang s'agiter. C'était une pulsation sourde, un appel tellurique qui répondait à l'abîme. Ses poumons, saturés d'une poussière de vieux vellums et de suie, brûlaient à chaque inspiration. Elle n'était plus tout à fait femme, et pas encore statue. Elle était le pont jeté entre la chair périssable et l'immuable pierre. Elle parvint enfin au seuil de la chambre magmatique, une cathédrale inversée creusée par les colères antiques de la géhenne. Ici, la lave n'était plus qu'un souvenir fossilisé, un lac de basalte noir, lisse comme un miroir de jais, où se reflétait l'infime clarté de sa bougie. L'air était chargé d'une odeur ferreuse, celle du sang séché mêlée au soufre froid. Au centre de cette désolation trônait le Trône de la Lignée.

C'était une concrétion de cauchemar, une structure géométrique d'une précision telle qu'aucune main humaine n'aurait pu en polir les facettes. L'obsidienne dont il était constitué semblait dévorer la lumière pour nourrir sa propre nuit géologique. Elara

s'avança, le fracas de ses sandales sur le sol lithique résonnant comme des coups de marteau sur une enclume de silence. À mesure qu'elle approchait, elle sentit l'Ombre d'Obsidienne se manifester. Ce n'était pas une vision, mais une chute brutale de la température qui transforma son haleine en une buée de givre. L'entité était là, tapie dans les replis de la réalité, une abomination de pure géométrie qui l'observait de ses yeux de verre volcanique. Leur lien était un pacte d'érosion, une lente dévoration mutuelle où chaque fragment d'humanité cédé était un lambeau de puissance conquis.

Elle s'arrêta devant l'édifice. Le trône n'était pas inerte ; il était affamé. Un gémissement de métal fatigué s'éleva des profondeurs, et les dalles de basalte commencèrent à exsuder un liquide bitumineux qui rampait vers ses chevilles. Elara porta la main à son poitrail, là où la douleur était la plus vive. Sous la fine tunique de soie, elle sentit une dureté nouvelle. Une brûlure glaciale irradiait de son sternum. Elle déchira l'étoffe d'un geste brusque, révélant sa poitrine. Sur sa peau pâle, là où battait son cœur de mortelle, des écailles de lithique commençaient à bourgeonner. Elles n'étaient pas superposées à son épiderme, elles **étaient** son épiderme, transmuté. C'étaient de petites plaques hexagonales d'étain sombre et de verre, d'un noir si profond qu'elles semblaient des trous dans la réalité. Elles s'étendaient avec une lenteur implacable, se soudant les unes aux autres en un maillage parfait. Chaque nouvelle écaille qui perçait la chair s'accompagnait d'un craquement de parchemin déchiré et d'une onde de choc qui figeait ses muscles.

Elle tomba à genoux, les mains pressées sur le sol. Le contact accéléra l'alchimie. Elle sentait ses tissus internes, ses poumons, ses artères, se pétrifier. Le sang devenait visqueux, chargé de sédiments. « Prends tout », gronda-t-elle, sa gorge déjà raidie par la minéralisation. « Ne laisse rien de cette fange de chair. Je veux être le roc, je veux être la faille. »

L'Ombre d'Obsidienne se matérialisa derrière elle, imposante silhouette dont les bras se terminaient par des faux de verre. L'entité ne la toucha pas de ses membres, mais de son intention. Une caresse psychologique, aussi tranchante qu'un rasoir, parcourut

l'échine d'Elara. C'était un jeu d'orogénèse intime, une provocation sensuelle où la douleur se sublimait en une forme de connaissance absolue. Les écailles gagnaient désormais ses côtes, enserrant son torse dans une gangue indestructible. Le mouvement lui devenait pénible, chaque geste demandant une volonté de fer pour briser la rigidité naissante. Elle ne sentait plus le froid de la grotte, elle **devenait** le froid.

Le trône, sentant l'imminence de l'offrande, s'ouvrit dans un fracas de cataclysme, révélant une niche tapissée de pointes rubigineuses. Ce n'était point un meuble, mais une mâchoire. Elara se releva, ses mouvements saccadés comme ceux d'un automate de fer. Son torse était désormais presque entièrement recouvert de cette armure lithique, un corset d'ébène qui brillait d'un éclat sombre. Chaque parcelle de peau qu'elle perdait emportait une émotion humaine. La peur ? Une poussière balayée par le vent. L'empathie ? Une scorie inutile. Elle ne restait habitée que par sa soif de l'abîme, une ambition dénuée de passion mais douée d'une force gravitationnelle.

Pourtant, au centre de ce processus alchimique, subsistait un noyau de souffrance ancestrale. Ce n'était pas la sienne propre, mais celle de toutes les archivistes avant elle, de toutes celles qui avaient cherché à briser l'ordre du monde et qui avaient fini comme des statues oubliées, des incunables de pierre dans les replis d'Aethelgard. Elle sentait leurs cris pétrifiés résonner dans les écailles de son thorax. Elle était le réceptacle de leur échec et l'espoir de leur vengeance. Le temps des mots et des encres était révolu. Le temps de la puissance lithique commençait. Elle s'inséra dans l'étreinte mortelle du trône. L'obsidienne n'était plus seulement sa peau, elle devenait son âme, une substance impénétrable, exsangue et majestueuse.

Le trône rugit, une vibration qui fit s'écrouler des pans entiers de la voûte. La montagne morte respirait à nouveau par les poumons de pierre d'Elara. Sa trachée se changeait en un conduit de verre noir. Elle n'éprouvait nulle douleur, car la douleur est l'apanage de la bête qui saigne. Elle était dans la jouissance de la pression, dans l'extase de la densité. Elle se sentait lourde d'un poids de cryoclastisme, capable

d'écraser les cités des hommes par le simple fait de sa présence. L'Ombre d'Obsidienne s'inclina, ses angles se rétractant dans une soumission absolue, avant de se fondre dans les parois, voyageant à travers la roche comme un poisson dans l'onde noire.

Elara resta seule, trônant au centre de la montagne. Elle était le sacrifice, l'autel et la déité. Et alors que la dernière parcelle de sa chair humaine — un petit lambeau de peau près de son épaule — se changeait en adamant, elle ressentit une plénitude que nulle émotion n'aurait pu égaler. Elle était invincible. Ses yeux étaient désormais deux gemmes noires, dépourvues de pupilles, reflétant l'obscurité infinie. Elle ne voyait plus les formes, elle percevait les tensions tectoniques qui animaient la terre. Elle sentait le sommeil des géants de pierre sous elle et la fragilité des cités de boue au-dessus.

Le silence reprit ses droits, mais ce n'était plus une menace. C'était le silence d'une souveraine attendant que son royaume s'éveille. Les Archives d'Aethelgard n'étaient plus un labyrinthe de connaissances perdues, elles étaient les fondations de son palais futur. Chaque grain de sel, chaque fibre de cuir rance dans les tunnels susurrant désormais son nom, dans une liturgie de pierre qui ne s'arrêterait qu'avec la fin des temps. La métamorphose était achevée, mais le jeu d'érosion ne faisait que commencer. Car pour que l'ordre du monde soit brisé, il fallait d'abord que la Reine d'Obsidienne apprenne à commander aux volcans et à faire taire les océans. Ses doigts de pierre se serrèrent sur les accoudoirs de basalte, et pour la première fois, la montagne morte sembla frissonner de plaisir sous l'étreinte de sa maîtresse. L'avenir était un palimpseste de roche que sa volonté s'apprêtait à graver à jamais.

Chapitre 9

L'Agonie du Cuir

Sous les voûtes cyclopéennes des Archives d'Aethelgard, là où la racine de la montagne morte s'enfonce dans les entrailles du monde pour n'y trouver que le silence des sépulcres, l'air n'était plus qu'une vapeur méphitique. Elara, l'Archiviste à la lignée maudite, se tenait au centre du Scriptorium des Ossements. Autour d'elle, les rayonnages de chêne pétrifié gémissaient sous le poids des vélins dont le grain rugueux semblait encore frémir des cris de leur dépeçage. La lueur rance des bougies de suif, dont la graisse coulait en pleurs d'ambre sur les pupitres de fer, n'éclairait que la misère d'un monde de suie.

Le salpêtre suintait des murs comme une sueur d'agonie. Chaque goutte qui s'écrasait sur le dallage de schiste résonnait comme un glas dans l'immensité de ce labyrinthe. Elara sentait l'ichor de son propre sang battre contre ses tempes, une pulsation sourde, un tourment sacré qui n'était point douleur, mais une faim atavique. Ses doigts, effilés comme des stylets d'ivoire, parcouraient la reliure d'un grimoire de peau humaine, cherchant dans la texture de la mort la faille par laquelle l'abîme s'insinuerait.

Le froid se fit tranchant. Ce n'était point la morsure de l'hiver, mais un vide tellurique dévorant la flamme faiblarde des braseros. L'Ombre d'Obsidienne se manifesta par une brisure d'Euclide, une collision de plans dont aucun œil humain ne saurait tracer l'arête. Cette entité de géométrie noire, aux pointes plus acérées que le verre volcanique, s'avavançait sans souffle. Seul un frottement de plaques minérales, un éboulement souterrain, servait de langage à l'abomination.

L'Ombre s'abattit comme un effondrement de voûte sur les remparts de ses sens.

Elara ne recula point. Sa psychologie de prédatrice, forgée dans l'étude des textes interdits, se cabra. L'entité s'immisça dans les interstices de son esprit, cherchant à transformer son intellect en un champ de ruines exsangues. L'Ombre était une puissance lithique exigeant son tribut de conscience.

« Tu viens pour le calice de mon esprit », murmura Elara, sa voix n'étant qu'un souffle rauque. « Mais l'abîme que tu sers est mon seul époux. »

L'érosion psychique fut brutale. Des milliers de lames raclaient les parois de son âme pour n'en laisser que le noyau de terreur. Elle sentit le cuir de ses gants devenir une barrière dérisoire contre la pression tellurique. L'Ombre l'enroula dans une étreinte de givre, un jeu d'érosion où chaque frisson annonçait la pétrification.

Le visage de l'Archiviste se figea en un masque de marbre. Elle ouvrit les vannes de sa soif. Elle n'opposait aucune résistance ; elle aspirait l'intrus. Elle devint un vortex de souvenirs corrompus, imposant à l'entité sa propre volonté de transcendance. Si l'Ombre voulait la consumer, elle devrait se noyer dans la fange sacrée de son ambition.

« Consomme-moi », haleta-t-elle, les jointures blanchissant sous la tension. « Mais réalise qu'en dévorant ma pensée, tu deviens mon esclave de pierre. Je suis la gardienne des secrets qui t'ont engendré. »

L'air se chargea de l'essence ferreuse du sang frais. Dans l'esprit d'Elara, des cités de basalte s'effondraient sous des océans de bitume. L'entité tentait de noyer sa conscience sous le poids de l'histoire minérale du monde. Elara restait hiératique. Sa fragilité n'était qu'un appât. Elle transmuait la douleur en une fréquence froide. Sous ses ongles cassants, sa peau commençait à luire d'un éclat vitreux. L'humeur écarlate qui coulait dans ses veines s'épaississait, chargée de poussière de diamant noir.

C'était l'Agonie du Cuir. Son enveloppe organique cédait la place à l'éternité du minéral.

Le duel se poursuivait dans un silence oppressant. L'Ombre, déconcertée par cette proie qui se repaissait de sa propre prédation, tenta une ultime manœuvre. Elle fouilla ses souvenirs, cherchant une faille de tendresse. Elle ne trouva qu'un désert de scories. Elara rit intérieurement, un rire de roche qui s'effrite. Elle saisit les tentacules d'obscurité et les tordit avec une férocité intellectuelle inouïe.

« Tu es le miroir, et je suis le regard », décréta-t-elle. « Tu ne me consumes pas ; tu me vêts. »

Le contact psychique devint d'une sensualité insoutenable, une friction de consciences tranchante. L'Ombre hurla dans le plan de l'instinct, un cri de quartz brisé, et recula devant cette volonté implacable. Elara avança d'un pas. Sa main droite, désormais transformée en obsidienne, se leva vers le monolithe de ténèbres vibrant devant elle. Elle était une extension de la montagne, une prédatrice réclamant son dû.

« Ton sang de pierre pour mon sang de fange. Ton éternité pour mon agonie. »

Le pacte se scella dans la violence. Chaque fragment de puissance arraché à l'Ombre se payait par la perte d'une parcelle d'humanité. Son cœur s'alourdissait, ses battements devenaient massifs comme le balancier d'une cathédrale engloutie. La chaleur quittait son corps. Une stase minérale invincible s'installait.

Elara toucha l'entité.

Le choc fut une explosion ontologique. La réalité se mua en un chaos de reflets sombres. L'odeur du sang séché devint une fragrance enivrante. Sous ses doigts de pierre, elle sentit la texture du vide. L'Ombre devenait un fluide, un venin sacré

s'engouffrant dans ses pores, remplaçant la moëlle de ses os par du porphyre.

Le silence revint, plus lourd qu'auparavant. L'Ombre s'était dissipée, mais elle était désormais inscrite dans la chair de l'Archiviste. Elara regarda sa main noire, polie comme un miroir de deuil, et elle y vit le futur : un monde de pierre où plus aucun cœur ne battrait.

Elle se tourna vers les profondeurs. Son pas ne faisait plus aucun bruit sur le sol de schiste, car la pierre ne résonne pas contre la pierre ; elle s'unit. Chaque mouvement était une insulte à la vie. Son esprit, lame affûtée par des siècles de souffrance, ne connaissait plus le doute. Elle avait dompté l'Ombre. Le poison était devenu son nectar.

Elle s'arrêta devant une porte de bronze rongée par le vert-de-gris. Sa simple présence, chargée de puissance lithique, fit céder le métal. Les verrous sautèrent comme des éclats de verre. Elle s'engouffra dans la fosse, silhouette d'ébène prête à devenir le monstre dont les Archives chuchotaient le nom.

L'Agonie du Cuir s'achevait. Tout ce qui était souple devait être déchiré. Elara, elle, ne pouvait plus l'être.

Elle était la lame. Elle était la pierre. Le monde serait son parchemin.

Chapitre 10

Le Cri du Verre Volcanique

Sous la voûte cyclopéenne des Archives d'Aethelgard, là où la racine de la montagne morte s'enfonce dans les entrailles d'un monde oublié, le silence n'était point une absence de bruit, mais une présence pesante, une chape de plomb pétrifiée. Elara, l'Archiviste, se tenait courbée sur un pupitre de schiste noir. Ses doigts effilés parcouraient des parchemins de peaux humaines dont le grain tanné exhalait une odeur de musc rance et de sainteté corrompue. La lueur erratique des bougies de suif projetait sur les murs suintants de salpêtre des ombres qui semblaient dévorer la pierre elle-même.

Soudain, une convulsion plus violente que les précédentes lui déchira le thorax. Ce ne fut pas une toux de chair, mais un froissement minéral, le cri d'une faille tectonique s'ouvrant dans l'intimité de son être. Elle porta une main à sa gorge, sentant sous sa peau diaphane une rigidité souveraine. Ses poumons étaient désormais dômes d'obsidienne, alvéoles de quartz fumé où l'air ne circulait plus qu'en un rôle de verre broyé. Chaque expiration était un sifflement de silice faisant vibrer les vitrines de cristal environnantes.

Elara ne craignait point cette pétrification ; elle la convoitait avec l'avidité d'une martyre. Elle sentait le basalte gagner ses bronches, transformant son souffle en une émanation lithique exempte de la fange des émotions mortelles. La souillure du sang, ce legs atavique qui coulait dans ses veines comme un bitume ardent, achevait sa lente transmutation en un ichor noir et métallique.

— Regarde-moi, abomination de géométrie vive, murmura-t-elle.

Sa voix n'était qu'un écho de pierres s'entrechoquant au fond d'un puits. Dans l'angle le plus reculé de la salle, là où l'obscurité se faisait plus dense que la poix, l'Ombre d'Obsidienne se manifesta. Elle n'émergea pas des ténèbres ; elle **était** les ténèbres, sculptées en facettes tranchantes et en angles impossibles défiant les lois de la perspective humaine. Une aura de froid tellurique émana de la créature, gelant instantanément les gouttes d'humidité au plafond en aiguilles de givre noir.

L'Ombre ne répondit point par des mots. Le langage des anciens pactes ne s'embarrassait point de verbes. Elle fit glisser une de ses extrémités sur le sol de porphyre, traçant un sillon de feu froid. Le bruit fut celui d'un monde qu'on déchire. Elara sentit une onde de choc parcourir sa propre structure.

— Ma chair se tait, poursuivit l'Archiviste, les yeux brillants d'une fièvre d'albâtre. Mes entrailles se cristallisent dans le creuset de ton silence. Je deviens la montagne.

Elle posa sa paume, déjà marbrée de veines sombres et rigides, contre une muraille de granit brut. À cet instant, la barrière entre son corps et l'architecture souveraine d'Aethelgard s'effrita. L'essence atomique du basalte et la trame intime du schiste devinrent ses propres nerfs. Elle percevait désormais le poids colossal de la montagne pesant sur les voûtes, le frémissement des racines plongeant dans le magma primordial, la lente érosion des millénaires grignotant les arêtes vives.

L'Ombre d'Obsidienne se rapprocha, ses contours s'irisant d'une lueur violacée. Elle tendit une main de verre et Elara ne recula pas. Elle n'avait plus rien à craindre du tranchant, car elle était devenue le tranchant.

Sous l'impulsion de son esprit lithique, la paroi commença à se remodeler comme de la cire noire. Les grains de sable se réalignèrent, les cristaux se soudèrent dans un ordre nouveau. Là où se trouvait un mur aveugle s'éleva un entrelacs de ronces minérales dont chaque épine était plus acérée qu'un rasoir. Elara, la créature de chair infirme, s'effaçait derrière la Reine de Basalte. Elle sentit ses poumons pétrifiés se

dilater avec une force herculéenne, aspirant non pas l'air fétide des souterrains, mais l'âme même de la terre profonde.

Pourtant, au cœur de cette apothéose, un vestige d'humanité frémit. Elle sentit la chaleur de son propre sang s'étioler définitivement, remplacée par une absence de sensation qui était le prix de son immortalité. Elle ne pouvait plus pleurer : ses conduits lacrymaux étaient des veines de cristal opaque. Elle ne pouvait plus aimer : son cœur n'était plus qu'une géode de pyrite morte.

Elle se tourna vers l'Ombre, dont la silhouette géométrique lui semblait désormais familière.

— L'ordre du monde est une insulte à la fixité de la pierre, décréta-t-elle.

Sa voix fit pleuvoir une poussière de diamant des hauteurs de la voûte. Elle leva les bras et les murs de la salle se mirent à onduler comme les flots d'une mer de mercure. Tout ce qui était souple devint rigide. Les parchemins, témoins d'une humanité rejetée, se pétrifièrent sous son aura. Les mots s'effacèrent, remplacés par les veinures naturelles de l'onyx.

L'ascension commença. Elara ne manipulait pas la magie des lettrés, cette kabbale fangeuse de symboles ; elle utilisait le droit de naissance de la terre. Elle s'enfonça vers les niveaux supérieurs, chaque pas laissant une empreinte vitrifiée sur le sol. Elle parvint à la Grande Porte de fer et de bronze. Elle posa ses doigts de silex sur le métal froid. Le fer cria. Il ne fondit pas, il se transmuta. Sous l'effet du pouvoir lithique, il devint cassant, s'émiettant en une pluie de fragments tranchants.

Derrière la porte, le tunnel s'ouvrait enfin sur le flanc de la montagne. Pour la première fois depuis des éons, Elara vit la lune. L'astre n'était qu'un disque blafard, un œil de mica suspendu dans un ciel de velours sombre. Mais Elara y vit son miroir. Elle sentit la lune appeler la pierre de son corps, une marée minérale répondant à l'astre

mort.

Elle sortit de la montagne. La terre gelée se vitrifiait sous son passage. L'Ombre d'Obsidienne se dressa à ses côtés, immense. Elara ouvrit la bouche. Ses poumons de quartz se contractèrent. Ce fut alors que retentit le Cri du Verre Volcanique.

Ce rugissement sismique fit vibrer l'air avec une telle intensité que les arbres de la forêt en contrebas éclatèrent comme du cristal de Bohême. Les oiseaux en plein vol se pétrifièrent et tombèrent du ciel tels des galets noirs. Elara regarda la vallée, voyant les lumières des villages, ces foyers de chaleur pathétiques. Elle sourit, mouvement qui fit s'étendre la fissure de sa joue jusqu'à son oreille de mica.

Elle n'avait plus besoin de lire l'histoire du monde. Elle allait l'écrire dans la pierre. Elle s'avança vers le premier village, une bourgade de boue et de chaume. Elle tendit une main.

— Que la chair se taise.

Sous son regard, le bois se gorgea de silice. Les charpentes devinrent des sépulcres de cristal sombre. À l'intérieur, les villageois ne crièrent pas. L'air dans leurs poumons se changeait en poussière de diamant avant même qu'ils ne pussent l'expulser. Leurs corps se saturaient de minéraux, se pétrifiant de l'intérieur vers l'extérieur, jusqu'à ce que leurs visages ne soient plus que des masques d'une agonie sculptée pour l'éternité.

L'Ombre d'Obsidienne glissa derrière elle, découpant les nouveaux monuments de ce cimetière de verre.

— Nous allons bâtir une cathédrale de silence, dit l'entité.

Le chapitre de l'humanité était clos. Elara, l'Archiviste exsangue, était désormais la

Reine de l'Obsidienne. Sous ses pas, le monde se taisait. Sous sa volonté, le monde se figeait. Sous son regard de gemme noire, la création devenait enfin parfaite. Elle s'enfonça dans la nuit, suivie par l'Ombre, deux spectres de géométrie et de puissance, laissant derrière eux une traînée de splendeur vitreuse et de terreur immobile. La montagne morte avait trouvé son héritière, et elle riait à travers les fissures de la terre, un rire de pierre qui ne s'éteindrait jamais.

Chapitre 11

La Trahison de la Chair

Sous les voûtes cyclopéennes d'Aethelgard, là où les racines de la montagne morte s'entrelacent en d'inextricables nœuds de pierre, le silence n'était pas une absence de bruit, mais une présence minérale, un poids sédimentaire qui écrasait les tympanes sous des millénaires de secrets pétrifiés. Elara, l'Archiviste au sang corrompu, se tenait au centre de la Cella des Supplices. L'air y était saturé de l'odeur ferreuse des humeurs séchées et du salpêtre rance qui fleurissait sur les parois comme une lèpre blanchâtre.

Ce soir-là, sa chair criait. C'était une insurrection des viscères qui s'accrochaient à leur nature périssable. Chaque pulsation de son sang, infecté par la souillure ancestrale, lui paraissait être un sacrilège contre la pureté lithique à laquelle elle aspirait. Elle sentait la chaleur de sa propre vie comme une moiteur obscène, un carcan viscéral entravant sa marche vers l'absolu.

Soudain, l'ombre de la pièce se contracta. L'Ombre d'Obsidienne se manifesta par une distorsion de la réalité, une architecture de cauchemar faite de géométries non-euclidiennes. L'entité ne parlait pas ; elle vibrait d'une fréquence tellurique qui faisait grincer les fondations de la montagne. Sa présence était une onde de choc, un miroir noir tendu à l'ambition d'Elara.

« Traîtresse, » murmura l'Archiviste en s'adressant à sa propre peau, sa voix n'étant plus qu'un froissement de soie sur du basalte.

Elle saisit un scalpel de silex noir, une lame hiératique affinée par des siècles de frottements contre le granit. Sa main ne tremblait pas. Le supplice commença par une

incision précise sous le plexus. Le silex mordit la nacre de son être avec une faim féroce. Le sang qui s'en écoula n'était pas le vermillon éclatant des hommes sains, mais une humeur sombre, épaisse comme de l'encre de seiche, chargée des sédiments de sa lignée.

Elle enfonça ses doigts dans la plaie, écartant les tissus avec une brutalité méthodique. Elle sentait la texture fibreuse de ses muscles, la moiteur de ses propres entrailles. Elle devait curer cette fange. Elle saisit son estomac, cet organe de la faim vile, et l'arracha dans un craquement de fibres rompues. L'Ombre d'Obsidienne s'approcha, ses contours tranchants frôlant la peau d'Elara. Des fragments de l'entité, des éclats vitreux d'une noirceur adamantine, commencèrent à se détacher de sa forme indécise.

D'une main ensanglantée, Elara saisit l'un de ces éclats. Il était plus froid que la glace des abîmes. Elle l'inséra dans le vide laissé par l'excision. Le choc fut cataclysmique. Ce n'était pas une douleur, mais une invasion métaphysique. Le fragment lançait des filaments de verre à travers son système nerveux, remplaçant ses nerfs par des conducteurs de vide. Elle sentit ses veines se pétrifier, les humeurs se figer en un réseau de cristaux sombres.

Elle répéta l'opération, ses gestes mus par une volonté qui transcendait l'agonie. Elle s'attaqua à ses jambes, retirant des lanières de derme inutile pour y incruster des lames d'obsidienne. À chaque greffe, l'Ombre semblait croître, se nourrissant de la dévastation de l'Archiviste. C'était un jeu d'érosion mutuelle : Elara pillait la substance de l'Ombre tandis que l'Ombre dévorait l'humanité d'Elara.

Le sol de la Cella était désormais jonché de lambeaux de chair délaissés, des restes exsangues semblables à des peaux de serpents après la mue. Elara chancelait, mais son regard restait fixe, brillant d'une lueur prédatrice. Son bras droit était devenu une succession de facettes noires où la lumière ne pénétrait jamais. Elle tenta de plier le coude ; le mouvement produisit un cliquetis cristallin, le son d'une montagne qui

bouge. Elle ne ressentait plus la rugosité du monde, mais sa densité, sa gravité. Elle devenait tellurique.

Pourtant, sous le rempart de verre, le bastion final de sa trahison subsistait : le *praecordia*. Son cœur.

Il battait encore, chaud et pathétique, une inclusion de boue dans le cristal. C'était le métronome de sa mortalité. L'Ombre d'Obsidienne s'enroula autour d'elle, ses angles tranchants s'emboîtant parfaitement dans les nouvelles surfaces de son corps. Une communion de pensée brutale s'établit. *Consomme*, vibra le vide.

Elara plongea ses deux mains de pierre dans sa poitrine. Elle dut briser les os de ses propres côtes, un fracas qui résonna dans le labyrinthe comme le craquement d'une banquise sous la tempête. Elle saisit le muscle cardiaque. Il était là, vibrant, une supplique de la vie contre le silence éternel.

« Tais-toi, » ordonna-t-elle.

Elle serra. Elle sentit les valves céder, les artères se rompre. Elle arracha le cœur et l'écrasa entre ses mains de basalte, laissant le fluide vital s'égarer dans les interstices de son nouveau corps. Le sang qui jaillit alors n'était plus rouge ; il était d'un noir d'encre, chargé de micro-cristaux qui scellèrent instantanément la plaie.

À cet instant, le basculement fut total. Son cœur ne s'arrêta pas, il se pétrifia en plein mouvement. Son rythme devint le battement lent, sourd, imperceptible d'une plaque tectonique. Un battement par siècle.

Elle se redressa, son nouveau corps pesant des quintaux. Elle n'était plus faite de tissus, mais de strates et de fractures. Elle ouvrit les yeux. Ses pupilles avaient disparu, remplacées par deux surfaces de verre poli où dansait le reflet des braseros mourants. Elle ne sentait plus le froid ; elle était le froid. Elle ne sentait plus la faim ;

elle était le vide.

Elle fit un pas. Le sol de pierre d'Aethelgard ne craqua pas ; il sembla saluer sa souveraine. Le silence de la montagne devint une symphonie de résonances minérales qu'elle seule pouvait entendre. Elle était l'Archiviste, mais elle était aussi l'Archive. Chaque faille dans la roche, chaque goutte d'eau chargée de calcaire était désormais une extension de son propre système nerveux.

L'Ombre d'Obsidienne se retira dans les anfractuosités du mur, laissant l'Entité de Verre seule dans sa nouvelle condition. Elara resta là, debout au milieu des restes de son ancienne humanité, une statue vivante dans un mausolée de savoir. Elle ramassa un vieux parchemin. Ses nouveaux doigts effleurèrent la peau tannée avec une délicatesse terrifiante. Elle n'en sentait pas le grain, mais elle en percevait la fragilité atomique. D'un simple serrage de main, elle pouvait réduire l'histoire en poussière.

C'était cela, le pouvoir. La capacité de ne plus être affectée par le monde, mais d'être celle qui le brise.

Le chapitre de sa vie d'humaine s'était refermé dans un fracas de verre pilé. Elara se tourna vers les profondeurs de la montagne, là où les racines buvaient le sang des rituels anciens. Elle allait engendrer une race de granit, un peuple de silence qui régnerait sur les décombres d'un monde trop mou pour survivre. Sa couronne était de givre noir, son trône était de basalte, et son âme était désormais aussi tranchante que la lame qui l'avait libérée de sa prison de viande.

Sous le poids de la montagne morte, le règne de la Lithique commençait.

Chapitre 12

Le Rite de la Sublimation

Le silence, dans les tréfonds d'Aethelgard, n'était point une absence de bruit, mais une présence carnassière, une exhalaison séculaire de poussière et de givre pesant sur les tympans. Là où les racines de la montagne morte s'entrelacent comme les doigts décharnés d'un géant, Elara se tenait au centre du Scriptorium des Ombres. L'Archiviste n'était déjà plus qu'une volonté d'airain drapée dans une peau de vélin diaphane. Autour d'elle, les rayonnages gémissaient sous le poids des reliures en cuir de chimère qui semblaient encore palpiter d'une sanie résiduelle.

La seule clarté osant braver cet abîme provenait de trois braseros où se consumait un mélange fuligineux de poudre d'antimoine et de graisses anciennes. La fumée s'enroulait autour des piliers de basalte comme des linceuls grisâtres. L'odeur était celle du sacré corrompu : un mélange de sang ferreux, de cire brûlée et de salpêtre suintant des parois cyclopéennes. Elara sentait la souillure tellurique battre dans ses tempes, un tambourinement de roche qui l'appelait vers la profondeur.

Elle s'avança vers l'autel monolithique dont la surface portait des runes tracées par le lent retrait des glaciers. Ses mains, aux ongles noircis par l'encre de seiche et le cruor des rituels passés, effleurèrent la pierre glacée. Elle sortit de sa robe de bure une dague d'os de dragon, une relique au fil moléculaire capable de fendre l'immatériel. D'un geste hiératique, elle incisa sa paume gauche. Le sang qui en jaillit était sombre, visqueux, chargé de paillettes de verre volcanique.

Dès que le liquide toucha le monolithe, le vide se déchira. L'Ombre d'Obsidienne émergea, aberration de géométrie pure et de ténèbres solides. Elle se manifesta sous la forme d'un vortex de facettes tranchantes, un agglomérat de lames de jais reflétant

la lumière agonisante des braseros en mille éclats de désespoir. Elle ne respirait pas ; elle vibrait d'une fréquence si basse qu'elle faisait résonner les os d'Elara dans leur gangue de chair.

— Je sais ce que tu réclames, exhala Elara, sa voix n'étant plus qu'un râle de roche broyée. Tu veux l'essence de ma lignée pour alimenter la forge du monde.

L'entité communiqua par une pression lithique, une vague de froid absolu. Elara projeta sa volonté contre le Premier Sceau, une barrière de lumière blanche située à la cime du dôme. Sa puissance, canalisée par le pacte, frappa le verrou céleste comme une masse d'armes en fonte. Dans le monde extérieur, le ciel commença à se corrompre, les nuages se figeant en formations géométriques de la teinte de la suie.

Le choc en retour fit craquer ses côtes. Elle cracha une sanie noire, mais son sourire resta statuaire. Sa jambe droite, jusqu'au genou, se changeait désormais en une colonne de matière abyssale polie. Elle ne ressentait nulle douleur, car la douleur est le propre du périssable ; elle n'éprouvait que l'inexorable avancée de la froideur minérale transformant son sang en une fange de cristal.

Elle s'enfonça davantage dans les boyaux d'Aethelgard, là où l'air était saturé de particules de diamant lacérant les poumons. Elle parvint à la salle du Deuxième Sceau, une sphère d'ivoire pulsant avec une régularité de métronome. L'Ombre se coula dans son sillage.

— Ton éclat est une agonie, murmura Elara. Ton ordre n'est qu'une croûte superficielle sur le corps du chaos.

D'un coup sec du stylet de fer météorique, elle offrit davantage de sa substance. Le contact entre sa main sanglante et l'orbe provoqua un cataclysme. Les étagères de chêne pétrifié s'effondrèrent. Les parchemins s'envolèrent comme des oiseaux de suie. La lumière d'ivoire fut gangrénée par des veines de basalte avant de voler en

éclats. Elara sentit sa cage thoracique se figer, chaque côte devenant une strate de schiste sombre. Sa respiration devint une mécanique de soufflet de forge.

Elle atteignit enfin la salle du Mercure liquide, où les racines de la montagne plongeaient dans un lac de vif-argent. Au centre, sur une île de crânes calcifiés, l'attendait le Troisième Sceau : un polyèdre de cristal noir suspendu dans un champ de force tellurique. L'Ombre d'Obsidienne se jeta sur elle, non pour la dévorer, mais pour s'imbriquer dans les failles de sa structure. Elles fusionnèrent en une entité hybride, un monument de haine et de géométrie sacrée.

Le Troisième Sceau se fissura sous la pression. Le mercure s'évapora en une brume d'argent, emportant les derniers vestiges de l'humanité d'Elara. Elle ne craignait plus l'asphyxie ; elle était de la même substance que les murs. Ses yeux étaient devenus des facettes de jais dépourvues de pupilles, reflétant l'immensité vide des cavernes.

Elle parvint au seuil de l'Adytum des Âges. Là palpait le Quatrième Sceau, ultime verrou de la création : une lentille d'or captif, vestige d'un soleil dévoré. Pour Elara, cette clarté était un blasphème. Elle posa sa paume de verre volcanique sur la lentille. L'énergie solaire tenta de consumer ce qui restait de la femme, de la fille de scribe qui chérissait autrefois la tiédeur des bougies. Mais il n'y avait plus de chair pour brûler.

« Je ne suis plus celle qui se souvient, » pensa-t-elle, et sa pensée fit trembler les fondations du monde. « Je suis celle qui efface. »

Le métal céleste se corroda. Le Sceau implosa, dévoré par l'obsidienne d'Elara. Elle devint le prisme de toutes les ténèbres, le point focal où la matière se rendait à l'antimatière. Son cœur, cet organe vulnérable, se figea enfin en un diamant noir, un noyau de densité infinie capable de soutenir le poids du ciel.

Elara déboucha à l'air libre sur les flancs désolés d'Aethelgard. La plaine n'était plus qu'une étendue de sel. Les rivières s'étaient changées en veines de plomb. Elle s'assit

sur un trône de roche qui sembla pousser naturellement sous elle. Elle n'était plus une archiviste, plus une humaine habitée par un tourment. Elle était la Montagne. Elle était le Sceau Brisé.

L'ordre était brisé. Le temps de la chair était révolu. Sous son regard fixe et froid, le monde n'était plus qu'une archive de silence, une parfaite et immobile sculpture de jais. Le cycle de l'érosion était parvenu à son terme, et la D miurge des Mondes de Suie contempla l'abîme intérieur, magnifique et éternel, où plus rien ne pouvait jamais souffrir.

Chapitre 13

L'Absence de Chaleur

Sous les voûtes cyclopéennes d'Aethelgard, là où la racine de la montagne s'enfonce dans les entrailles d'un monde oublié, le silence n'était point une absence de bruit, mais une présence solide, une chape de plomb pesant sur les consciences. Elara, ou ce qu'il restait de la créature de chair qui portait jadis ce nom, avançait dans les galeries labyrinthiques des Archives. Chaque pas qu'elle posait sur le dallage de schiste ne produisait plus le frottement souple du cuir, mais le cliquetis sec et cristallin du silex contre la roche.

Son épiderme, jadis diaphane et parcouru par l'arborescence bleutée des humeurs, s'était transmué en une cuticule d'onyx, une surface spéculaire qui abîmait en son sein la clarté moribonde des mèches. Ses articulations, en pivotant, exhalaient un gémissement minéral, un broyage de facettes polies qui aurait dû être une agonie, mais qui n'était pour elle qu'une symphonie de solidité. Elle ne respirait plus. L'air fétide des profondeurs, chargé d'effluves de salpêtre et de la moisissure millénaire des parchemins, glissait sur ses lèvres de spinelle sans y pénétrer. Elle n'avait plus besoin de ce souffle court et précaire des mortels. Elle était devenue tellurique.

Elle atteignit la Grande Chambre des Sceaux, un hémicycle dont les parois suintaient une humidité si froide qu'elle gelait en aiguilles de givre noir avant même de toucher le sol. Elle vit la rime craqueler contre ses propres chevilles, observant avec une curiosité géologique comment l'eau se changeait en diamant de glace à son seul contact, sans que son esprit ne parvienne à se souvenir du concept de froid. La douleur était une relique, une scorie de son ancienne humanité qu'elle avait rejetée dans les fosses d'aisance de sa mémoire.

C'est alors qu'Il se manifesta.

L'Ombre de Tourmaline ne surgit pas des ténèbres ; elle était les ténèbres qui s'organisaient. Elle se condensa dans l'angle mort de la réalité, une aberration géométrique dont les contours semblaient trancher l'air lui-même. C'était une silhouette de vide et de lames, un agglomérat de polyèdres parfaits qui vibraient d'une fréquence si basse qu'elle faisait résonner les os de verre d'Elara. L'entité ne possédait pas de visage, seulement une absence de lumière plus profonde encore que le reste de sa structure.

Entre elles, le « jeu d'érosion » n'était plus une joute de mots. C'était un affrontement de densités. Elara sentit la présence de l'Ombre non pas comme une émotion, mais comme une pression atmosphérique insupportable, un poids de montagne s'abattant sur ses épaules. Elle leva sa main, une griffe de verre volcanique dont les arêtes brillaient d'un éclat sombre.

« Regarde-moi, vestige des pactes exsangues », songea-t-elle, car sa gorge, désormais tapissée de cristaux, ne pouvait plus moduler le verbe. « Je ne suis plus la proie qui s'offre. Je suis la pierre qui endure. Ta géométrie est mon évangile. »

L'Ombre réagit par une fulgurance. Une de ses extensions, fine comme un scalpel, jaillit pour frapper la poitrine d'Elara. Le choc produisit un fracas de cataclysme souterrain. Des étincelles bleutées jaillirent au point d'impact, illuminant brièvement les voûtes. Elara ne recula pas d'un pouce. Là où la pointe avait frappé, une légère rayure blanche marquait son torse de jais. Pas une goutte de fluide ne perla. Elle était devenue invulnérable au prix de sa vie organique.

Le rituel de sang qui les avait liés par le passé n'était plus qu'un lointain souvenir de fange. Elara utilisa ce qu'il lui restait de conscience pour forcer l'entité à la fusion. Elle ne cherchait plus à dompter l'Ombre, mais à se dissoudre en elle. Elle s'approcha davantage, entrant dans l'aura glaciale de la créature. Leurs corps se touchèrent. Le

contact ne fut pas charnel, il fut sismique. C'était l'union de deux plaques tectoniques, le broyage lent et irrésistible de deux mondes minéraux.

Elara sentit les pointes de l'Ombre s'enfoncer dans son être. Elle accueillit cette pénétration de silex et de nuit avec une impassibilité sacrée. Elle se souvenait, comme dans un rêve brumeux, de l'odeur du pain ou de la morsure du soleil. Ces réminiscences n'étaient plus que des impuretés dans le cristal pur de son être présent, des inclusions de carbone dans le diamant noir qu'elle était devenue. Elle les expulsa dans un dernier sursaut de conscience lithique. Elle devenait le Sceau lui-même.

L'Ombre commença à se couler en elle, à remplir les interstices de sa forme. C'était une fusion nuptiale et monstrueuse, où l'époux était une abomination géométrique et l'épouse une effigie de charbon de terre. Dans cette obscurité, sous le poids de l'abîme, ils formèrent une entité unique, un pilier de ténèbres invincibles. Elara devint consciente de chaque veine de fer, de chaque goutte d'eau filtrant à travers les strates de roche au-dessus d'eux. Elle était devenue la montagne.

Elle se tourna vers l'escalier qui menait vers les niveaux supérieurs, vers la lumière haïssable du jour. Chaque marche était un défi à la gravité. Elle se sentait lourde comme une planète, dense comme une étoile morte. Elle arriva enfin devant la grande porte de bronze qui séparait les Archives du monde extérieur. Elle posa simplement son front contre le métal. Sous l'effet de sa volonté, le bronze commença à transpirer une vapeur verte de corrosion accélérée. Le métal se mua en une dentelle de rouille qui tomba en poussière.

Elara l'Obsidienne, Reine de la Fange Cristallisée, fit un pas hors de la montagne. L'air de la nuit, chargé des exhalaisons de la terre humide, heurta son épiderme de verre. Ce fut une agression. Sous ses pieds, l'herbe se vitrifia instantanément. Dans un crissement de cristal brisé, les brins de verdure se muèrent en aiguilles de tourmaline noire.

Elle contempla le village niché au creux du vallon. Elle percevait le tremblement d'une chandelle derrière une fenêtre. Elle entendait le battement de cœur d'un nourrisson, ce bruit de tambour humide qui lui causait une nausée métaphysique. Cette agitation, cette chaleur... tout cela était une insulte à la rigueur de sa nouvelle essence.

Un garde, enveloppé de laine bouillie, montait la garde près d'un brasero. L'homme sentit l'air se figer. Lorsqu'il vit Elara, il ne vit pas une femme, mais l'abîme. Il tenta de hurler, mais sa gorge était déjà colonisée par la pétrification. Elara posa un doigt de pierre sur le front de l'homme. Les larmes qui perlaient dans les yeux du garde se changèrent en perles de verre. Le sang dans ses veines se figea en veines de plomb. En quelques battements, l'homme ne fut plus qu'une effigie de terreur, une statue de sel et de fer.

Elle leva les mains vers le ciel noir et libéra sa nitescence. Une colonne de lumière pourpre et noire jaillit de sa poitrine, perçant les nuages. Sous l'effet de ce rayonnement, le village entier commença à se métamorphoser. Les toits de chaume se changèrent en plaques de schiste luisant ; les bêtes dans les étables devinrent des monolithes immobiles ; les ruisseaux se figèrent en veines d'agate. Il n'y avait plus de cris, plus de pleurs. Il n'y avait plus que l'odeur minérale, pure et tranchante, du verre volcanique.

L'union nuptiale était consommée. Elara n'était plus l'épouse de l'Ombre, elle était l'Ombre faite matière. Elle marcha vers le centre de la place, ses pieds broyant les débris de cristal. Elle s'assit sur un trône improvisé – un rocher qui, sous son contact, s'était sculpté en un fauteuil de facettes sombres. Le silence qui s'ensuivit fut la plus belle musique qu'elle ait jamais entendue. Elle était enfin en paix. Elle était enfin éternelle.

Le règne de la pierre venait de commencer. Un monde de nuit, où le moindre souffle de vie était une hérésie qu'elle se ferait un devoir de corriger. Elle était le Monstre

d'Obsidienne, et la terre entière allait devenir son archive, un mausolée de verre à la gloire de sa soif d'abîme. Elle attendit que le temps lui-même se fatigue et vienne se briser contre ses flancs, comme une vague impuissante contre le roc de l'éternité.

Chapitre 14

Le Cataclysme de Suie

Le silence qui régnait jadis sur les Archives d'Aethelgard s'effondra. Ce n'était plus le mutisme sépulcral des damnés, mais l'agonie d'un monde minéral se déchirant pour enfanter une horreur nouvelle. La montagne tressaillit. Un gémissement tellurique sourdait des fondations. C'était le râle du basalte.

Elara se tenait au centre de la voûte croulante. Autour d'elle, les rayonnages de vieux cuirs et de parchemins exsangues n'étaient plus que des débris. La souillure du sang, ce tourment sacré qui avait rongé sa chair, s'était transmutée. Elle ne coulait plus. Elle s'était figée en veines de verre igné, une arborescence noire et tranchante s'épanouissant sous son épiderme de porcelaine morte. Chaque battement de son cœur, désormais une percussion de roche contre roche, envoyait des ondes de choc à travers les dalles de schiste.

L'Ombre d'Obsidienne ne se tenait plus devant elle comme un spectre distinct. Elle s'était lovée dans ses articulations. Elle s'était fondue dans sa moelle. Elles étaient une. Une entité de ténèbres et de géométrie impitoyable.

— Vois, murmura Elara.

Sa voix n'était qu'un froissement de lames de silex.

Soudain, une réminiscence de parchemin rance et de suif brûlé fustigea son esprit de pierre. Un nom — le sien ? — vibra comme une fêlure sous l'écorce de porphyre. Ce n'était qu'un écho de l'Archiviste qu'elle avait été, une hésitation de chair dans un océan de trachyte. Elle marqua un arrêt. Son pied de verre suspendu au-dessus du

chaos. Puis, la fêlure se referma. Le souvenir fut broyé par la loi lithique.

Le cataclysme de suie commença. Les plafonds, saturés de salpêtre et de siècles de rancœur, s'éventrèrent. Une pulvérulence de tombeau s'abattit, étouffant les rares mèches qui luttèrent encore. L'odeur ferreuse fut balayée par l'exhalaison des entrailles de la terre : un souffle de soufre et de gaz lourds.

Elara leva ses bras. Ses doigts s'effilaient en griffes d'une perfection mathématique. Elle ne ressentait plus la morsure de l'humidité froide. Elle était devenue une relique vivante. Une idole de nuit dont la seule présence érodait la réalité.

Un craquement colossal déchira l'air. La racine de la montagne se rompit. Des torrents de décombres et de pierres cyclopéennes s'abattirent. Les rayonnages furent pulvérisés comme des fétus de paille. Elara ne cilla point. Elle accueillit la chute de la roche. Une dalle immense, gravée de runes oubliées, percuta son épaule. Là où la chair aurait été réduite en bouillie, le gneiss chanta. L'impact ne laissa qu'une étincelle froide. La pierre se fendit, vaincue par la dureté de celle qui n'était plus femme.

Le jeu d'érosion touchait à son terme. Elle fit un pas. Le sol sous ses pieds se pulvérisa. Sa démarche était lourde. Inexorable.

— Sors de ta léthargie, ô montagne de suie, commanda-t-elle. Sa voix résonnait dans les cavités de son thorax de pierre. Romps tes chaînes de granit. Deviens mon armure.

L'Ombre rugit silencieusement. La montagne explosa de l'intérieur. Ce ne fut pas une éruption de feu, mais une éjection de matière noire et froide. Des lances de roche ignée jaillirent du sol, transperçant les scriptoriums et les dortoirs des moines aveugles. Le chaos était total. La suie saturait l'air. Les cris des rares survivants étaient étouffés par le tumulte lithique, le fracas des strates se chevauchant.

Elara émergea à la surface dans un fracas de tonnerre sec. Elle se tenait au sommet du pic d'Aethelgard. Autour d'elle, le paysage n'était qu'une désolation de cendres sous un ciel d'encre. Au loin, les citadelles de lumière brillaient comme des étoiles mourantes. Elles semblaient fragiles. Dérisoires.

Elle fixa ses yeux, deux gemmes de nuit sans pupilles, sur l'horizon. La faim de la pierre pour le silence l'habitait. Elle voulait étendre cette paix minérale à tout ce qui osait encore respirer.

Un vent âcre fouettait son visage de statue. Elle ne le sentait pas. Elle ne percevait que la vibration de l'Ombre en elle. Elle était le cataclysme. Elle était la fin de l'âge de la chair.

— Le sang a coulé pour que la pierre s'éveille, déclara-t-elle à l'immensité grise. Le sacrifice est consommé.

Elle fit un premier pas vers les vallées, vers les cités de verre et de soie. Chaque empreinte dans la cendre était une promesse de pétrification. Derrière elle, Aethelgard n'était plus qu'un cratère de secrets broyés, le berceau vide d'une divinité de verre noir prête à dévorer le jour. Sa silhouette, anguleuse et tranchante, se découpa contre le ciel de désastre. Elle était une faille dans le monde. Une erreur magnifique née du mariage du sang et de la géométrie interdite.

La puissance qui émanait d'elle attirait les blocs de granit environnants par une gravité nouvelle. Elle n'était plus soumise aux lois de la nature. Elle en était la distorsion. Son âme s'était cristallisée en une volonté unique : le silence absolu.

Les citadelles n'étaient plus que des obstacles à l'harmonie minérale du cosmos. Des foyers de chaleur inutile. Elle allait les éteindre. Une par une. Avec la patience des millénaires et la soudaineté d'un glissement de terrain.

Dans le sillage de sa marche, la suie s'agglomérait. Elle transformait les arbustes rabougris en statues de charbon cassant. Le vivant se soumettait à sa loi. Elle était la contagion du minéral. La lèpre de l'opale noire.

Elle s'arrêta au bord d'un précipice. Au loin, une lueur dorée tentait de percer le voile de cendre. C'était l'aube. Pour Elara, ce n'était qu'une impureté dans la perfection du noir. Elle leva une main. D'un geste lent, elle sembla tirer sur le ciel. Les nuages de suie obéirent. L'obscurité devint tactile. Une substance lourde s'abattit sur le monde.

— Que le jour soit oublié.

Alors, elle entama sa descente. Elle était une avalanche contenue. Une force déchaînée qui n'avait plus besoin de chemin. Le métal de ses articulations invisibles grinçait avec une harmonie de mort. Chaque étincelle jaillissant contre le roc marquait le début de l'Âge de l'Obsidienne.

Le monde des hommes n'était plus qu'une page de parchemin prête à être consumée. Elara était la main qui tenait le tison. On ne combat pas la montagne. On ne survit pas au baiser du verre volcanique. Elle avançait. Derrière elle, la montagne morte s'était tue. Le cataclysme était achevé. La conquête ne faisait que commencer.

Elara marchait vers l'aurore pour l'étouffer. L'ordre ancien était brisé. Le nouvel ordre serait de pierre. Les citadelles allaient apprendre que l'éternité appartient à ce qui ne change pas. L'érosion psychologique avait laissé place à la dévastation physique. La pierre gagnait toujours. Elle seule a le temps de voir les empires s'effriter.

Elle fit un pas de plus. Une tour de guet lointaine s'effondra. Ses fondations s'étaient transformées en sable. La domination lithique commençait. Elle serait sans fin. Sans chaleur. D'une splendeur noire à couper le souffle de Dieu lui-même.

Chapitre 15

La Souveraine d'Obsidienne

Le silence n'était plus une absence de bruit ; il s'était fait substance, une nappe de plomb tellurique pressant les tympanes avec la force brute des abysses. Dans les entrailles d'Aethelgard, là où la racine de la montagne morte s'enfonçait comme un poignard de granit dans le flanc du monde, le temps s'était figé dans une gangue de givre noir.

Elara trônait, hiératique. Elle n'était plus assise au sens où l'entendent les mortels — ces créatures de fange et de sang chaud qui s'affaissent sous la lassitude. Elle était scellée au basalte primordial, extension minérale d'un siège taillé par les griffes invisibles de l'Abîme. Ses poumons, jadis fragiles membranes de chair, n'étaient plus que deux géodes de cristal sombre, immobiles, inutiles. Elle ne respirait plus : elle perdurait. L'air était saturé d'une odeur d'ozone et de fer froid, une atmosphère de crypte où même les bougies de suif, éteintes depuis des éons, s'étaient muées en concrétions arachnéennes de salpêtre.

Elle abaissa son regard sur ses mains. C'étaient des chefs-d'œuvre de cruauté minérale. Là où jadis la peau était diaphane, ne subsistait qu'une surface d'obsidienne polie, d'une nitescence sombre capable d'absorber la moindre lueur résiduelle. Ses doigts, effilés comme des stylets de scribe, ne ressentaient plus la rugosité du parchemin. Sa conscience voguait dans une ataraxie lithique, un état de perfection exsangue où la douleur n'était plus qu'une fréquence vibratoire lointaine.

À ses pieds, l'Ombre d'Obsidienne s'agitait. L'entité n'était plus un prédateur extérieur, mais son piédestal et son armure. Cet agglomérat de vecteurs tranchants glissait sur le sol avec le crissement d'un glacier se fracturant. Elle communiquait par

ondes de choc, un chant tellurique remontant le long de la colonne vertébrale de pierre d'Elara, lui murmurant l'agonie des mondes organiques.

« Souveraine du Silence, » vibra la roche. *« Reine des Solitudes Minérales. »*

Pourtant, au tréfonds de sa structure cristalline, une faille subsistait. Une étincelle sacrilège, un vestige de fange humaine qui refusait la minéralisation finale. Elara se rappela, avec une distance glaciale, le goût du sel sur ses lèvres et la brûlure du soleil. Cette chaleur résiduelle était une insulte à sa nitescence. L'Ombre, percevant cette anomalie, resserra son étreinte, ses lames de verre volcanique cherchant à broyer ce dernier lambeau de chaleur.

Le duel fut d'une érotique glaciale. Elara ne tressaillit pas sous la pression ; elle compressa l'étincelle, la transformant en un noyau de densité infinie, un diamant de conscience logé au cœur de son apathie adamantine. Elle ne cherchait plus à redevenir humaine, mais à utiliser ce reste de souffrance comme un athanor pour forger sa toute-puissance.

Elle leva lentement un bras. Le mouvement provoqua un craquement sec, une plainte lithique qui résonna dans la nef comme un coup de tonnerre. Ses vêtements, jadis de laine rude, s'extrayaient désormais de son corps sous forme de membranes de pierre souple. Elle n'était plus l'archiviste d'Aethelgard, gardienne de vélins moisis ; elle était devenue l'archive elle-même, le codex de basalte où s'écrivait la fin de l'histoire.

Elle tourna son regard vers les sommets invisibles. Au-delà des voûtes, elle percevait la fragilité du monde de la surface, cette agitation désordonnée de créatures de sang. Une volonté nouvelle, lourde comme une strate tectonique, l'envahit. Elle ne souhaitait pas la destruction par le feu, mais la paix par la pétrification. Elle voulait étendre son manteau de verre noir sur chaque forêt, chaque fleuve, chaque cœur battant, pour les sauver de l'érosion du temps.

Elara se leva. Le sol d'Aethelgard tressaillit, non par séisme, mais par allégeance. Elle s'extrait de son trône, emportant avec elle l'obscurité saturée de suie. Chaque pas qu'elle faisait vers la sortie de la montagne laissait une empreinte de néant indélébile. Elle marchait désormais vers l'aube pour l'éteindre de sa main d'obsidienne.

Le silence retomba sur les Archives, définitif et souverain. Tout était parfait. Tout était mort. Et dans cette splendeur lithique, Elara savourait l'amertume sacrée de son règne, alors que l'Ombre, son miroir noir, achevait de polir la déesse jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien qu'une géométrie parfaite de ténèbres et de verre. Elle était seule. Elle était libre. Elle était éternelle.

FIN

Merci d'avoir lu "Le Monstre d'Obsidienne "

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)